

NUMÉRO
15

Tonton Bob

10
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

Mythe (ou réalité) d'Uncle Gun Bob

Fabrice Décamps

Pierre Bertillat, petit gabarit, physique moyen, deux divorces à son actif, et combien d'enfants, ça, parfois, il ne le sait plus. L'air presque tout à fait usé, mais gare aux apparences, qui n'a plus toutes ses dents peut encore mordre, même à trente-trois jours de la retraite. Le cheveu d'une rareté mal assumée comme en atteste la présence de trois pauvres mèches coiffées au sommet de son crâne de piaf, une paire d'yeux comme deux billes noires brillant encore d'un sérieux feu souterrain, avec une petite bouche sans lèvres, on dirait un trait d'union. Il y a donc Pierre Bertillat, bien assis à son bureau, absorbé par la relecture de ses plus récentes notes, compilées dans un petit carnet noir qui ne le quitte jamais, et des coups frappés à la porte.

« Entrez ! », lance-t-il.

Aussitôt, la porte s'ouvre devant trois hommes. L'un des trois, ça oui, a tout l'air d'être escorté par les deux autres. Avec un art consommé de sa propre mise en scène, plutôt très confiant, charpente de demi de mêlée et profitant de l'oxygène disponible à plus de deux mètres, le type s'avance dans la pièce. Infinitésimal temps de décalage, mais oui, les cheveux poivre et sel ont bel et bien suivi avec un maintien très aérien. Montée comme sur des ressorts, ce n'est même plus une tignasse, c'est un casque magique, une auréole de boucles en

suspension sur sa tête énorme. Sans un regard pour Bertillat, il achève d'enregistrer la disposition des lieux avec un détachement de pèlerin, spécimen de lascar n'ayant pas l'honneur d'être pressé en dépit des deux autres, qui le collent de près et ne sont pas en reste, côté carrure, trop heureux de ne pas lui céder un pouce d'altitude avec leurs coupes de cheveux façon Robert Redford, bien au frais à ça du plafond.

Un peu plus loin, voilà une chaise, prévue rien que pour lui. Tout ce qu'il y a de banal, vraiment, quatre pieds, un dossier et une assise en paille tressée, le truc courant fabriqué en bois de chaise, sur lequel poser son cul quand on ne veut plus être debout, mais, l'espace d'un instant, il la fixe d'une manière presque méfiante, avec une intensité plus particulièrement palpable dans son œil droit. À gauche, en effet, une vilaine balafre en croissant de lune tranche son arcade sourcilière, couchant la paupière en travers de l'œil. Par ici, pas moyen d'entrevoir grand-chose, à moins de le regarder bien en face un certain temps, tête-à-tête auquel seul un individu réputé suicidaire souhaiterait consentir, mais qui ne semble pas tellement défriser Bertillat, occupé comme il l'est, avec un très subtil sourire en coin, à dévisager le géant depuis qu'il a pénétré dans le bureau.

« Maintenant, gardez vos distances ! jette soudain celui-ci par-dessus son épaule à l'attention de son escorte. Nulle part par où s'enfuir de toute façon ! N'est-ce pas, commissaire Bertillat ?

— Asseyez-vous, Lemonnier ! », lui lance Bertillat en désignant la chaise d'un geste vague par-dessus son bureau.

Au terme de sa carrière, il connaît par cœur sa leçon de sang-froid. Pas une seconde, il ne cille, le regard bien droit, impénétrable, comme une foutue balle de revolver tirée entre les deux yeux. Lemonnier craque le premier, se détourne, rien qu'une seconde, et, dans l'intervalle, voilà le haut du dossier de la chaise entre ses doigts. Les

jointures des phalanges saillent, blanchissent à vue d'œil et on perçoit nettement le son grinçant de la latte de bois soumis à la force colossale de cette seule main.

« Ne cassez pas la chaise, asseyez-vous, faut qu'on cause ! annonce Bertillat, puis aux deux autres : laissez-lui un peu d'air. Mettez-vous près de la porte.

— Z'avez un deal à proposer ? Pas comme le dernier coup, hein ?

— Je quitte le métier dans un mois. Je suis votre dernière planche de salut. Après moi, personne n'en aura plus rien à foutre de la vérité.

— La vérité ? »

De la peur dans sa voix. Il lui faut s'asseoir. La chaise craque de façon sinistre.

« Vous savez ce que je veux. Après moi, personne ne prendra la peine de s'intéresser à tout ça. Crachez le morceau et vous reverrez peut-être la lumière du jour.

— La vérité pour… pour la liberté ! Sortir de cette putain de cellule pour toujours ?

— Précisément.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous le savez bien, bon sang de tête de bois ! Toute la vérité sur Tonton Bob ! »

Une espèce de tressaillement incontrôlé, Lemonnier blêmit, grimace, se tortille, on l'entend qui murmure entre ses dents :

« Pas de Tonton Bob, pas de Tonton Bob ! »

Reprenant contenance, il jette à Bertillat un regard en lame de couteau. Un tic nerveux secoue la cicatrice de sa paupière gauche et, sous ce nœud de chair, une étincelle a surgi, minuscule comme une tête d'épingle, du fond d'un œil qu'on croirait éteint.

« D'accord, commissaire, annonce-t-il enfin. Juste une chose que

vous devriez savoir. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de Tonton Bob ! Jamais personne ne l'a appelé comme ça, du moins si, juste une fois. »

Large sourire de satisfaction, plusieurs dents en or en vue, Lemonnier semble même difficilement se résoudre à ne pas éclater de rire.

« Un petit imbécile a voulu faire de l'humour et ç'a mal tourné pour lui…

— Mal à quel point ? veut savoir Bertillat.

— Eh bien, jusqu'à ce qu'il ne sente plus rien, justement… pour faire entrer la tête d'un homme dans une bouche d'égout en sautant dessus à pieds joints, Uncle Gun Bob n'a pas son pareil.

— Uncle Gun Bob, donc.

— Voilà.

— On parle de la même personne, là ?

— C'est quoi cette question, commissaire ! Il n'y a pas de Tonton Bob !

— Pas de Tonton Bob, répète machinalement Bertillat. Et il l'aurait tué de sang-froid parce que l'autre l'avait appelé Tonton Bob ?

— Ah ! Commissaire, grand sensible, va ! Croyez-moi, il a déjà tué pour moins que ça, rien que pour le plaisir, ça lui suffit amplement ! Ce jour-là, la femme de son frère avait accouché d'une petite fille et Rico Palos, cette espèce d'écervelé, qui avait tout juste sa place dans la bande, a commencé à rire sans pouvoir s'arrêter. On avait bu, sniffé de la coke, savez ce que c'est, commissaire, et certains l'ont suivi, sans bien savoir pourquoi. Écoutez plutôt, le mec s'est approché de Bob, l'a poussé du coude avant de dire tout haut que désormais on pourrait dire Tonton Bob au lieu de Bob tout court.

— Et c'est juste après que…

— Oui, tout de suite après, ça s'est passé très vite… attrapé par les

cheveux, nez cassé, traîné jusqu'à l'arrière du gymnase, il faisait nuit, plus personne ne riait après ça. Uncle Gun Bob n'a pas ri lui non plus, du moins pas avant que la tête de Rico Palos ne soit entièrement passée à travers la…

— D'accord, c'est bon, Lemonnier, j'ai saisi le topo.

— Cette soirée a marqué un pas décisif dans la carrière d'Uncle Gun Bob. Personne n'a jamais moufté là-dessus, ni sur quoi que ce soit d'autre après ça. Devenu le roi de cette petite jungle du quartier, il n'a plus eu froid aux yeux à propos de rien. Plus personne ne pouvait lui barrer la route. D'un petit trafic modeste, il a étendu son emprise sur d'autres quartiers, éliminé la petite concurrence, proposé des deals à de plus gros bonnets afin de mieux les engloutir, les aplatir, les dissoudre. Au commencement, il y avait un détail. Ça n'en était pas vraiment un, mais quand on a de l'ambition, du talent, on ne peut pas percer dans le métier juste en se faisant appeler Bob. Ça remonte à loin tout ça. Il était si jeune, un tel potentiel, une vision à long terme, une force de la nature avec ça, pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, mais, avec un blase pareil, Robert… c'était pas gagné. Naturellement, les gens l'ont toujours surnommé Bob, ou Bobby, parfois, ça c'était surtout les minettes, les petites salopes de passage, Bobby, vas-y, oui, mon grand, comme ça, c'est bon… il s'en est envoyées, à l'arrière de sa 405 ou dans son duplex à Montreuil quand les choses ont tourné à son avantage ! Le Dieu-queutard en personne, commissaire ! Brunes, blondes, rousses, des petites, des grandes, des grosses, des moches même, dans tous les sens, des femmes mariées aussi, ç'a toujours été son pêché mignon… il aimait bien que les maris débarquent au mauvais moment, juste pour le plaisir de leur casser la gueule. Une fois, il en a balancé un par la fenêtre du troisième étage…

— Ne vous égarez pas, Lemonnier. Vous parliez de l'importance de

se faire un nom.

— Ouais, ou plutôt de l'importance de trouver un nom qui peut se faire, comme se fait la foudre, un nom qui sonnerait comme un baril de poudre qui vous explose en pleine gueule. On peut dire que c'est un peu en réponse à la blague de Rico Palos. Uncle Gun Bob, c'était une manière pour lui de rappeler à chacun qu'on ne pouvait pas lui manquer de respect, et puis, ça en jette ! L'idée lui est venue un matin, quelques jours après l'accident de Palos. Tellement fier de sa trouvaille que…

— L'accident, vous dites ?

— Quoi l'accident ? »

Avec une expression d'effroi, Lemonnier s'est raidi sur sa chaise.

« Vous avez parlé d'un accident.

— Ça non, commissaire. Vous avez rêvé. »

Un temps, les deux hommes se défient, poussent avec leurs yeux pour renverser l'autre, mais Lemonnier semble savoir qu'il n'a aucune prise sur Bertillat, à moins de sauter au-dessus du bureau pour lui briser le crâne avant que les deux autres ne réagissent.

« Seriez-vous prêt à répéter tout ça devant un tribunal ? »

Lemonnier laisse échapper un rire bref et se dandine sur sa chaise.

« Hé, ça vous ferait plaisir ? Vous voulez faire plonger Uncle Gun Bob, commissaire Bertillat ?

— Pourquoi est-ce que je voudrais le faire plonger ? Il est déjà en tôle, non ? Il a pris perpète, il ne sortira jamais, mais il peut encore être jugé pour des crimes non résolus à ce jour.

— Vous croyez marquer des points, commissaire Bertillat ? »,

questionne Lemonnier en se penchant tout à coup plus près du bureau, avec une expression de férocité qui n'est pas feinte.

Les deux hommes en faction ont réagi et s'avancent, mais Bertillat

élève la main et leur fait non de la tête. Tout va bien, semble-t-il exprimer d'un clignement d'yeux apaisant.

« Des points ? Oui, j'ai mes points pour la retraite, c'est tout ce que je sais avec certitude, pour le reste je ne faisais que mettre en avant un certain nombre de vérités.

— *Bullshit !* Uncle Gun Bob a beau être en tôle, il contrôle encore tout à l'extérieur, il a des hommes partout. Peut-être même qu'il en a à l'intérieur de vos murs, commissaire. Un jour, il sortira. Il y a des plans pour le faire sortir. Plusieurs équipes travaillent en parallèle à différents projets et il choisira celui qu'il préfère. Vous n'avez pas encore compris, qu'il peut tout, qu'il est tout, qu'il est partout, ha ! Vous croyez avoir une longueur d'avance sur lui, *but you are lost, fucker, far behind the living god himself* ! Il a le bras plus long que la prochaine ère glaciaire et vous… vous… croyez que…

— Asseyez-vous ! ordonne Bertillat à la seconde où Lemnnier s'est dressé, renversant sa chaise derrière lui et brandissant ses poings énormes.

— Ou sinon, quoi, commissaire ? Vous allez demander à ces deux-là de raccompagner gentiment Uncle Gun Bob jusqu'à sa cellule ?

— En effet, c'est une option, mais j'ai aussi une autre solution, beaucoup plus rapide et efficace. Asseyez-vous maintenant et continuons à parler gentiment. J'étais justement en train de me demander pourquoi vous parliez de vous-même à la troisième personne du singulier.

— C'est limpide, *ducon*, Uncle Gun Bob aime ça, Uncle Gun Bob est tellement génial que…

— C'est étrange de parler ainsi de soi. Comme si on n'était pas là, non ?

— Uncle Gun Bob est…

— Qui êtes-vous, Robert Lemonnier ?

— Tu ne… suis… il est Uncle Gun Bob ! hurle Lemonnier, qui a perdu toute mesure et montre tous les signes avant-coureurs d’un passage à l’acte violent.

— La cabane est dans les arbres, Robert ! », lui assène Bertillat.

Au même instant, le géant s’est calmé d’un seul tenant. Ses bras retombent le long de son corps, sans plus de vigueur, ses épaules s’affaissent, sa tête se balance mollement de droite à gauche. Sortant d’entre ses lèvres, plus rien qu’une plainte lointaine, étouffée, restée en travers de sa gorge.

« Vous m’entendez parfaitement, poursuit Bertillat. Concentrez-vous sur ma voix, laissez-vous envahir par la quiétude, le repos… vous vous sentez lourd… fatigué, tellement fatigué par notre longue conversation. La cabane est toujours dans les arbres, Robert. Vous pouvez la voir si vous levez les yeux. Maintenant, ramassez votre chaise et asseyez-vous. »

Lemonnier obéit aussitôt et, suite à un enchaînement de mouvements, de gestes rudimentaires, exécutés à la manière d’un automate, il est de nouveau assis, ce dont profite Bertillat pour se lever, son petit carnet de notes en main gauche.

« Vous allez fermer les yeux quelques instants, vous reposer et bien observer la cabane dans les arbres à l’intérieur de vous ! Maintenant, dormez ! »

Brusquement, la tête d’Uncle Gun Bob est partie sur le côté. Contournant son bureau, Bertillat s’empare de l’un des trois stylos (le rouge) dépassant de la poche poitrine de sa blouse blanche.

« On n’avance pas, pas d’un centimètre, depuis toutes ces années, près de onze ans et on ne fait que tourner en rond, revivre à peu près la même scène. Pourquoi est-ce que je veux tellement sauver cet

homme ? Il ne me reste plus qu'un mois et j'ai l'impression d'avoir perdu tout intérêt pour les autres malades dont j'ai la charge. Mais bon sang, dites quelque chose vous deux. »

Les deux hommes en faction se sont avancés, puis ils restent là sans mot dire, gênés de l'impuissance de Bertillat, sans mot dire dans leur tenue blanche impeccable d'infirmier, tandis que l'éminent psychiatre à deux doigts de la retraite griffonne quelque formule à retenir dans une autre des pages de son petit carnet noir.

« Ça ne va pas du tout, il faut que j'étudie un autre dosage pour son traitement, quant à la méthode, il doit y avoir un autre moyen…

— Si je peux me permettre, docteur, avance l'un des infirmiers.

— Dites-moi, Olivier.

— Il a eu ce lapsus à propos de l'accident.

— Vous avez raison, je l'ai remarqué, mais…

— Ce n'est pas à moi de vous donner des conseils, docteur, pourtant, je pense qu'on devrait tout de même essayer de passer à la phase deux. Peut-être lui est-il resté des bribes de la séance précédente.

— En effet, Olivier, vous avez raison. Qu'avons-nous à perdre de toute façon quand il a tout à y gagner ? »

Bertillat va pour rejoindre son bureau, s'interrompt dans son mouvement, se tourne vers ses assistants et leur annonce :

« D'ailleurs, j'augmenterai les chances de succès si vous me laissez seul avec lui.

— Docteur, ce n'est pas…

— Pas prudent, allez-vous me dire ? Ai-je eu jamais besoin de vous voir intervenir depuis que j'applique la méthode de contrôle hypnotique ?

— Non, docteur, mais…

— Faites ce que je vous dis, tout ira bien. Je vous appellerai quand

ça sera fini.

— N’hésitez pas à sonner en cas de besoin. Nous ne serons pas loin.

— Ça ne sera pas nécessaire. Merci pour tout, veuillez nous laisser maintenant. »

Le docteur Bertillat a rejoint la fenêtre, avec vue sur le parc. Il reste là un tout petit moment, rien de tel pour reprendre son souffle, et son courage à deux mains.

« Je ne suis pas libre, moi non plus, soupire-t-il en regagnant son bureau. Je pourrais ouvrir la fenêtre et vouloir sauter à l’extérieur pour rejoindre les arbres, m’allonger là, dormir. Je l’ai mérité, oui ou non ? Alors pourquoi ce grillage insensé aux mailles si solides est-il fixé derrière la fenêtre ? Allez ! Je ferai de mon mieux une fois de plus, murmure-t-il en s’asseyant, un coup d’œil à son patient, qui n’a pas varié sa position, la tête sur le côté, la joue gauche effleurant l’épaule, un filet de bave au coin des lèvres. Allez, une fois encore, mais ce sera la dernière. Je n’ai plus la force pour tout ça. »

Le stylo rouge a retrouvé ses semblables dans la poche de poitrine de la blouse blanche, Bertillat pose son petit carnet devant lui :

« Écoutez ma voix, Robert, commence-t-il. Vous êtes dans un sommeil profond, vous observez la cabane dans les arbres et vous entendez ma voix au loin ? La cabane en vous. Concentrez-vous sur ma voix. Venez plus près. C’est ça. Vous vous débrouillez très bien, Robert. Vous m’entendez mieux, à présent et j’aimerais que vous gardiez en mémoire ce que je vais vous dire. Vous êtes Robert Lemonnier, né à Montreuil, un 22 mai. Vous avez cinquante-quatre ans. Il y a onze ans, vous avez eu un grave accident et subi un traumatisme dont vous n’êtes toujours pas revenu. Je suis le seul ici à croire que vous n’êtes pas détruit. Vous êtes là quelque part. Il y a une

porte que vous devez pouvoir ouvrir pour vous libérer. Ce matin-là, il y a onze ans, vous vous êtes réveillé tôt comme chaque jour et vous… »

… je… moi… Robert Lemonnier… ce matin, comme chaque jour, me suis levé tôt. Un grand café, au réveil, c'est mon truc, peux rien avaler d'autre avant neuf heures et demie. J'aime mon métier, j'y vais toujours le cœur en fête depuis près de vingt ans. Gamin, déjà, voulais faire ça, je me dis que j'ai bien mené ma barque, réussi ma vie. Pas de femme en vue, suis du genre timide et physiquement intimidant, deux mètres zéro quatre, cent vingt-deux kilos, avec une tronche, obligé de faire avec. Il y a eu Odette, elle était gentille, elle est restée quelque temps. On était pas mal tous les deux, rien à voir avec l'amour fou, mais la passion, tout ça, pas pour moi, besoin de garder la tête sur les épaules. Surtout depuis Sylvie. Elle m'a brisé le cœur, celle-là, ça fait longtemps. Odette partie, ça m'a fait ni chaud ni froid. Sûr qu'elle m'a aidé à mieux oublier Sylvie. Ça nous a pas rapprochés pour autant, pas autant qu'il faudrait pour que ça marche, et Dieu sait que je ne sais pas comment ça marche. Après tout, je suis bien mieux tout seul. J'ai ce collègue, un vrai con, qui m'a dit que je devrais passer des castings pour des rôles de tueurs, mais ça va pas non, je demande rien à personne, qu'on me fasse pas chier au moins. Suis un tendre, moi, bordel, jamais fait de mal à une mouche. J'ai cette maison de plain-pied à la campagne, avec un grand jardin, c'est un peu au milieu de nulle part, mais ça me plaît, je m'occupe de mes rosiers, de mes arbres fruitiers, vais cueillir des champignons. Je ne chasse pas, mais j'aime aller pêcher avec Godillot, le plus souvent qu'on peut, c'est mon pote d'enfance, on s'est jamais lâchés. Un type épatant, très brillant, architecte maintenant, marié, avec trois gosses, des anges. Côté

intelligence, je lui arrive pas là, et quelle culture, des fois je suis largué, mais on s'aime, c'est tout ce qu'il y a à dire. J'ai trois chats, jamais une patte dans la maison, ils vivent leur vie dehors, c'est plus heureux comme ça, et puis un chat non plus ça n'a pas envie qu'on le fasse chier. Pas de femme en vue, ah, l'ai déjà dit, suis pas malheureux pour autant, je fais ce que j'ai à faire dans cette vie, puis c'est tout, faut pas attendre, les choses viennent comme elles doivent. Parfois, c'est vrai, la solitude est pesante, mais, à chaque jour suffit sa peine et, le lendemain, ça va beaucoup mieux. J'ai des besoins simples, je crois que j'ai tout ce qu'il me faut. Être heureux, ça s'achète pas. Vrai, à l'intérieur que ça se passe…

… Tiens, je buvais mon café et me voilà déjà sur la route de Chaumont. Pas à s'étonner, dans les rêves, ça passe comme ça du coq à l'âne, jamais eu idée d'aller porter plainte, contre qui en plus ? Alors, je conduis tranquillement, Nougaro dans le poste, ça me met le poil debout tellement c'est beau. C'est l'hiver, le jour est encore loin, peu de monde sur la route, ne me presse pas pour autant. Arrivé au dépôt, j'ai encore le temps de boire un petit café avec les collègues. On a tous la tête dans le pâté, sortis du lit à quatre heures, alors, personne n'est très bavard. Assez vite, comme tous les autres, je rejoins mon bus, m'installe au volant. La radio à peine allumée, il me faut l'éteindre, pour mieux entendre la voix de cet homme, qui me parle depuis le fond du bus. Pourtant, il n'y a personne, je le vois bien en me retournant. Même s'il fait un peu sombre, il n'y a personne…

… Pour être sûr, je me retourne encore, mais pas moyen d'entendre la voix de l'homme avec le vacarme que font tous ces gamins, montés par petits groupes, à mesure de ma tournée des villages. Ça gesticule, ça rigole, ça saute sur les sièges, ils sont beaux et vivants, je les aime tous ces petits cons, j'en ai vus grandir des wagons entiers pendant

vingt ans. Dès qu'ils montent à bord, je suis responsable d'eux. Je crois qu'ils m'aiment bien, pour la plupart. Il y a sept, huit ans, certains ont commencé à m'appeler Tonton Bob. Je n'ai rien eu contre et le surnom est resté. Des fois, je râle un peu, mais suis pas méchant. Ç'a du sens pour moi, une place dans leur vie, sont tous comme ma famille. C'est quand même moi qui les emmène, les ramène de l'école. On est à Treix maintenant. Parmi ceux qui montent, il y a ce gosse que j'aime beaucoup, avec ses petites lunettes rondes, Rico Palos, bonne bouille, bon gamin, curieux de tout. On parle souvent, tous les deux et il sait que je lis des polars. Salut, Tonton Bob, il dit, en mettant un livre dans ma main. Je suis tombé là-dessus à la bibliothèque, il m'explique, c'est marrant ce titre, Uncle Gun Bob, j'ai pensé à toi. Et puis il ajoute, oh, mais c'est pour les adultes, l'histoire d'un caïd sanguinaire. Sacré Rico, je lui dis merci beaucoup, va t'asseoir, on va repartir…

… La route de Choignes, déjà, et le jour tarde à venir, une voiture roule dans notre direction. Mauvaise conjonction de destins. Le conducteur ne voit le cerf qu'au dernier moment. L'animal s'est jeté sur la route sans prévenir qui que ce soit qu'on allait au-devant d'une catastrophe. Un coup de volant, la voiture part en crabe, culbute quand même le cerf. Tout s'est passé si vite. Je n'ai le temps de rien. La voiture et le cerf se jettent sur l'avant du bus, le bus se jette sur eux. Tout se renverse et se mélange, ça cogne et ça pulse, ça se disloque, se retourne et se brise, il y a les cris, la chair et le métal font des nœuds, et le silence, pourquoi est-ce qu'il fait si noir à l'intérieur de moi…

« … vais compter jusqu'à trois et vous vous réveillerez ! », achève

Bertillat.

Il se lève, les mains l'une dans l'autre, un succédané d'espoir au fond des yeux.

« Un, deux, trois… »

On dirait que Lemonnier échappe à onze ans d'apnée dans les abysses de la folie. Se dressant sur sa chaise tel un diable à ressort, il lui faut s'accaparer tout l'oxygène contenu dans la pièce et s'en emplir les poumons. Ça râle, grince et siffle, là-dedans.

« Où suis-je ? », demande-t-il à Bertillat, regardant en tous sens autour de lui.

Déjà, le docteur contourne le bureau pour le rejoindre :

« Robert, c'est bien vous ?

— Évidemment que oui… qu'est-ce que… qui êtes-vous… où… oh, ma tête… »

Lemonnier tente de se lever, se rassoit, porte la main à hauteur de son œil gauche. Ses doigts entrent en contact avec la cicatrice, seul stigmate de l'accident ayant coûté la vie à douze enfants (on n'a jamais retrouvé la tête de Rico Palos) :

« Qu'est-ce… »

Bertillat s'agenouille à droite de la chaise, une main sur l'épaule de son patient :

« Tout va bien, vous êtes en sécu… »

Il ravale sa phrase, brusquement soulevé du sol, la gorge prise en étau entre les doigts puissants d'une main droite qui n'avait pas dit son dernier mot. Lemonnier s'est dressé de toute sa hauteur, serre de toutes ses forces le cou du petit homme à trente-trois jours de la retraite, qui pédale dans le vide, ses pieds à ça du sol.

« La ca… la caba…

— Vous dites, commissaire ? Uncle Gun Bob ne vous entend pas

très bien.

— Caba… dans les… ar…

— Voyez, docteur. Pas de compromis. Homme de synthèse, Uncle Gun Bob a ça mieux que personne, ce talent inné pour mettre tout le monde d'accord ! dit-il en partant à rire comme un damné.

— Caaa… », essaie le docteur bleuissant.

Au-dedans de son cou, ça a craqué très fort, comme du bois sec. Le géant relâche sa prise quand la porte s'ouvre à la volée. Alertés par son rire tonitruant, les deux infirmiers se pétrifient sur le seuil à la vue de Bertillat, mort étranglé dans l'exercice de ses fonctions. Ils ne peuvent pas ne pas réagir. Passage obligé : tout ça va mal finir. Bien plus rapide, plus acharné, plus colossal, dans un précieux réflexe de survie, né de la longue expérience d'un homme implacable, Lemonnier porte la main à l'arrière de son pantalon de pyjama, la ramène très vite devant lui, bras tendu, jambes fléchies, les doigts repliés dans la paume à l'exception du pouce, dressé vers le plafond, et de l'index, braqué sur les deux infirmiers.

« Un pas de plus et c'est la balle en pleine tête ! », hurle-t-il, on ne peut plus sérieux sur ses intentions.

Comme les deux infirmiers fondent sur lui, il appuie deux fois sur la gâchette. Ça ne sent pas vraiment la poudre, mais, pas de crainte à avoir, il vous le dirait lui-même, Uncle Gun Bob ne rate jamais sa cible.

Jour Défaite

Xavier Bonnin

Ils nous rendent visite en général le dimanche après-midi sans prévenir. Ou certains jours fériés. Parfois même le soir. Toujours quand on ne les attend pas. L'oncle Toto, sa femme, Kiki la brune, et leur chien Igor, un bâtard européen au poil marron frisé avec une excroissance en forme de lentille accrochée à sa mâchoire inférieure.

Depuis la porte-fenêtre de la salle à manger, on aperçoit l'extrémité du capot de la Citroën Visa marron qui s'avance et se met à l'arrêt. Dehors notre chien jappe. Mon père soupire et se lève pour aller les accueillir.

Ma mère et moi restons assis autour de la grand table : on les observe à travers les rideaux. Mon oncle ouvre la portière et libère Igor qui se précipite pour jouer avec notre Tiburce, attaché à une longue chaîne. Commence alors une ronde endiablée, suivie de jappements et de confuses tentatives d'approche : chacun, le sexe turgescent, essaie de grimper sur l'autre, puis, face à la déconvenue, pisse çà et là sur les pots de géranium. Succèdent alors des grognements puis des échauffourées, sous le regard amusé de l'oncle Toto qui insiste à chaque fois pour qu'on détache notre berger allemand.

Ma mère, exaspérée, se décide à les rejoindre tandis que je continue à réviser mes leçons devant la télé qui diffuse un téléfilm américain.

« Elle a encore grossi, Kiki la brune » dis-je en levant les yeux vers ma mère. « Tu crois qu'elle est enceinte ? ». Ma mère hausse les épaules en secouant la tête. Elle sourit avec une légère expression douloureuse : nous savons elle et moi qu'on va en prendre pour la soirée.

« Alors, tu cours après les études ou ce sont les études qui t'courent après ? ». C'est avec la même phrase interrogative que l'oncle fait son entrée, un cure-dent entre les lèvres, jetant un regard ironique sur mes cahiers et sur mes livres étalés sur la table. Kiki la brune ricane tandis que j'éteins poliment la télévision. Elle porte toujours des parfums capiteux qui nous soulèvent le cœur. Elle travaille dans une maison de retraite, arbore des bijoux que les pensionnaires ne manquent jamais de lui offrir. Son credo, c'est s'occuper des vieux. Ma mère m'apprendra un jour que le docteur de famille déclara crûment à mes grands-parents, au sujet du mariage de leur fils Toto avec la créature : « Il aurait mieux fait d'aller se branler contre un arbre ». À l'extérieur, Igor, séparé de ses maîtres, pose ses pattes et sa truffe contre les vitres, faisant toute une série de traces que ma mère essuiera rageusement le lendemain. Pour l'instant, elle serre les dents tandis que Kiki demande une cuvette d'eau, car l'animal est assoiffé. Elle lui cède à contrecœur une vieille bassine en plastique qu'elle désinfectera plus tard. Ils s'installent enfin autour de la table, on fait chauffer le café. Je vais chercher un paquet de biscuits dans la vieille armoire. Parfois, interrogeant ma mère du regard, je sors du réfrigérateur le gâteau qu'elle a confectionné comme chaque dimanche. De toute façon, ils vont s'éterniser et nous nous sentirons obligés de les inviter à dîner : il faudra bien leur servir un dessert. S'en est fait de la délicieuse tarte aux pommes ou du cake aux fruits confits dont je verrai chaque part disparaître une à une avec un pincement au cœur. Car eux n'amènent

jamais rien. Sauf la marchandise que mon oncle récupère – vole plutôt – sur les chantiers où il travaille. Avec une joie non dissimulée, il sort du coffre de sa voiture des baguettes de fer à souder, du fil barbelé, de la farine quand il rebâtit une coopérative agricole, des sacs de ciment.

Les orteils engoncés dans des espadrilles – « Ton frère sent des pieds et il pourrait faire attention à ne pas les poser sur les barreaux de sa chaise, il a mis de la terre ! Il ne nous respecte pas… » – Toto raconte son chantier du moment. Il est chef d'équipe pour une grande entreprise de construction. Il nous parle des directeurs corrompus qui utilisent les matériaux destinés aux commandes publiques pour construire ou agrandir leurs demeures privées. Nous avons peine à le croire, tant ses récits nous paraissent improbables : il évoque des camions entiers détournés, des chiffres falsifiés, une partie du personnel travaillant au noir certains week-ends dans d'immenses propriétés privées. Lui bien entendu refuse, mais il se sert, comme tout le monde.

Il nous parle aussi des ouvriers arabes, sous son autorité. Avec eux, mon oncle a pris son parti : il ne les brusque pas, mais au fond de lui, il les méprise. D'après ce qu'il raconte, ce sont tous des incapables, des fainéants et des voleurs. Mais c'est surtout leur religion qui le dégoûte. Il évoquera souvent le spectacle de moutons tués dans les baignoires, le jour de l'Aïd el-Kebir, dans un immeuble en réfection : le sang qui aspergeait les murs, la saleté, l'odeur insupportable.

Le parfum de Kiki la brune me donne mal à la tête. Je mange une autre part de gâteau alors que je n'ai plus faim. Igor s'est couché devant la porte, le calme est revenu. Je vais ranger mes livres dans ma chambre. Depuis ma fenêtre, on aperçoit un chêne qui marque la séparation entre notre propriété et celle des voisins. L'arbre est au sommet d'un accotement, le tronc est recouvert de lierre, ses branches

sont enserrées dans un maillage de plus en plus inextricable au fil des ans. Je pourrais sortir, prendre une machette dans l'établi de mon père et couper les liens parasites accrochés à l'écorce. Remonter la pente, respirer l'air à pleins poumons, courir jusqu'à l'arbre. Je pourrais… Je pourrais tant de choses.

Les conversations des adultes me parviennent. Il faudra bientôt que j'aille les rejoindre, pour dresser la table.

La boîte en bois et la boîte en carton

Antonin Crenn

J'ai reçu une lettre de la mairie ce matin, sur un beau papier à en-tête imprimé en couleurs. Elle disait ceci :

« *Monsieur,*

Vous êtes l'héritier unique de M. Roberto D., né le 12 octobre 1950 dans notre commune de V. et décédé le 23 février 1991 dans ladite commune. Votre parent est actuellement inhumé au cimetière municipal : il occupe une concession à terme de vingt-cinq ans renouvelables. Vingt-cinq ans passent vite. La concession arrivant à expiration, nous vous prions de bien vouloir prendre connaissance des modalités de son renouvellement ainsi que des tarifs applicables à celui-ci, en annexe du présent courrier. En l'absence de réponse positive de votre part dans un délai de trente jours, la concession de votre parent sera réputée échue. L'emplacement sera libéré au profit d'un nouvel entrant et la procédure en vigueur sera appliquée : les composés minéraux du monument funéraire seront recyclés, le cercueil de M. Roberto D. sera ouvert et ses os seront remisés dans une petite boîte en bois (façon caisse de vin) appelée reliquaire, dûment numérotée et indexée, qui sera entreposée ad vitam æternam dans un grand entrepôt de banlieue, appelé ossuaire. La traçabilité de

votre parent est entièrement garantie. Cependant, l'ossuaire n'étant pas habilité à recevoir les usagers, la principale conséquence de l'application de ladite procédure est la cessation définitive des visites au défunt.

Vous priant de croire, Monsieur, etc. »

Ça m'en a bouché un coin. Je n'ai pas véritablement connu le Roberto en question, parce que je n'avais que quatre ans quand il est trépassé. Je n'avais pas eu tellement d'occasions de le fréquenter avant et, après, ce n'était plus possible. Il était un frangin de ma mère (feue ma mère). Ils avaient des racines quelque part dans le sud de l'Europe : cette origine géographique explique pourquoi le prénom de l'oncle se terminait par un « o » et celui de ma mère, par un « a ». Je trouve que Roberto est un chouette prénom : il me fait penser à une sorte de chanteur de charme en costume blanc. Les parents de Roberto et de ma mère étaient portugais – ou corses, peut-être –, mais je ne crois pas qu'ils étaient italiens. C'est dommage. Roberto se faisait appeler Bob ou Bobby. Aujourd'hui, ça craint : ça sonne comme un pseudonyme ringard, mais à l'époque il fallait qu'on vous prenne pour un Américain si vous vouliez être dans le coup. Pour Roberto, je crois que c'était important d'être dans le coup, mais en fait, je n'en sais rien. Je ne sais pas grand chose à son sujet, mes parents ne parlaient jamais de lui. C'était un fantôme qui restait sagement dans son coin, incognito : il n'a jamais hanté nos dîners en famille. Je crois que mon père (feu mon père) ne l'aimait pas.

J'avais toujours dit à mes vieux qu'il ne fallait pas prendre l'avion, parce que ça brûle du kérosène dans le ciel et que les particules toxiques se répandent sur des gens qui ne l'ont pas mérité. Ça s'infiltre dans les sols et les eaux, ça pollue tout : c'est une connerie, l'avion. Ils

sont morts en plein vol en 2004. Ils auraient dû prendre le train, je l'avais dit. J'ignore comment leurs particules se sont dispersées dans les airs... La seule chose certaine, c'est que je ne les ai jamais revus. Ensuite, j'ai passé un temps fou à ranger l'appartement : il fallait mettre de l'ordre dans leurs affaires, trouver une place pour chaque chose. Forcément, je suis tombé sur des tas de trucs que je ne connaissais pas et dont je ne savais pas quoi faire. J'ai trouvé des photos éparpillées qui n'étaient pas rangées dans les albums : je les ai rassemblées dans une boîte en carton, type boîte à chaussures, en me disant que je m'en occuperais plus tard. Puis j'ai oublié, et je n'ai plus jamais ouvert cette boîte.

Je laisse la lettre de la mairie sur la table de la cuisine, je vais voir si la boîte à chaussures est bien là où je crois qu'elle est : tout en haut de la penderie, entre les sacs de rechange pour l'aspirateur et le fer à repasser dont je ne me sers jamais. Revenu dans la cuisine, je retourne la boîte. Toutes les photos s'étalent, face contre la table. D'abord, je mets de côté toutes celles qui ne portent aucune inscription au dos. Ensuite, je retire celles où je lis des noms ou des dates qui n'ont aucun rapport avec ce que je cherche. À la fin de l'opération, il ne me reste plus que quatre photos. Sur leur envers, il est écrit : « Roberto », « Roberto, été 58 », « Bob et C. » et « Bob ». J'ai hâte de mettre un visage sur le nom de mon oncle Bobby. C'est étonnant que je n'aie jamais eu cette curiosité plus tôt : il aura fallu la lettre de la mairie pour le sortir de l'oubli, ce cher Bobby. Vite, vite, je brûle de retourner ces photos pour voir ce qu'elles ont à me montrer. Quels que soient ses traits, qu'ils soient beaux ou laids, je serai si heureux de connaître son visage ! Comme il est bon de retrouver son vieux tonton ! Je l'aime déjà, avant de l'avoir vu. C'est dommage qu'il soit mort.

Je commence par retourner « Roberto, été 58 ». C'est un petit garçon en noir et blanc. Je dis « petit » parce qu'il est jeune, mais aussi parce qu'il n'occupe qu'une petite surface de l'image. La photo est cadrée large : une place importante est laissée au décor. Au fond, je vois un muret surmonté d'un garde-corps à balustres, très élégant, et de grands arbres effilés qui dessinent une ombre minuscule à leur pied : le soleil doit être très haut, c'est un début d'après-midi d'été. Une bordure de pierre délimite une pelouse agrémentée de massifs ordonnés avec soin. C'est probablement un parc historique : un jardin public dans un beau quartier, ou bien celui d'un château ou d'un musée, que la famille aura visité à l'occasion d'un séjour touristique. Moi aussi, j'aime bien les vieilles pierres et les jardins classiques. En bas à droite de l'image, au premier plan, le petit garçon porte une chemisette un peu trop grande pour lui (elle pourra encore lui servir l'été suivant, j'imagine), un short et des sandales. Ses poings sont enfoncés dans ses poches : il s'impatiente. Il a la tête légèrement baissée et les sourcils froncés à cause du soleil qui lui brûle les yeux, mais il regarde tout de même l'appareil photo, par en-dessous. En fait, on ne voit que deux creux sombres, dans lesquels on devine à peine les yeux : c'est l'ombre des arcades sourcilières. La lumière zénithale souligne les traits avec dureté : une tache noire sous le nez, une autre sous la bouche. Une ligne barre la joue parce que le petit garçon sourit, mais c'est un sourire forcé et, à cause de l'ombre, ça ressemble plutôt à une grimace. Tout le reste du visage apparaît d'un blanc éclatant sur l'image : les nuances sont brûlées par la lumière. Ce n'est pas drôle, de poser pour la photo. Roberto préférerait grimper aux arbres, sauter sur le muret, ou encore dévaler le talus couché en roulant comme une saucisse – mais comme c'est un jardin classé, on ne peut pas rigoler, ni

même marcher sur la pelouse.

Je retourne la deuxième photo : « Roberto » tout court. Celle-ci, à vue de nez, elle doit dater de six ou sept ans plus tôt : le petit garçon est un bébé. Les bébés ne m'intéressent pas beaucoup, mais tant pis : je fais un effort. La petite chose est habillée de blanc. Elle est assise sur une pelouse qui, par contraste, semble noire. Vu l'emmitouflement qu'on lui a fait subir, on peut penser que c'est l'hiver, mais, si c'est l'hiver, pourquoi l'a-t-on assis par terre ? Il doit se geler les fesses, le Roberto. D'ailleurs, il crie – ou il rit, je ne sais pas – et il remue ses petits bras. Il a son caractère. Je repose le bébé, je l'ai assez vu.

Je retourne « Bob et C. » parce que sa légende m'intrigue. Roberto a grandi. Il a mon âge. En fait, il y a deux hommes sur l'image et je ne sais pas lequel est Roberto. La photo est prise d'assez loin : la dimension des corps, des pieds à la tête, occupe un tiers de la hauteur du cadre, soit trois ou quatre centimètres à peine. C'est trop peu pour que je puisse détailler les visages et, puisque je n'ai pas connu mon tonton Bobby, je suis bien incapable de le distinguer de l'autre homme. Celui de droite porte un costume sombre, il se tient droit, les mains derrière le dos. Celui de gauche a les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de golf : la position est un peu la même que celle du petit garçon au jardin, alors je décide que c'est lui, Roberto. L'autre jeune homme, celui qui n'est pas Roberto, on l'appellera C. parce que c'est ainsi qu'il est nommé derrière la photo. À son pied, il y a un petit chien blanc. Il est flou parce qu'il a bougé. Tout autour, le décor est fabuleux : des montagnes se détachent sur le ciel, plan par plan, de la plus sombre à la plus claire, jusqu'à disparaître dans la brume. Il ne fait pas très chaud : on supporte bien la grosse veste de toile. C'est le printemps en altitude, les températures sont encore rudes. Je suis sûr que le cadrage de la photo n'est pas celui que C. et

Bob auraient voulu : il est franchement décentré, alors que la pose classique des deux jeunes gens me laisse penser qu'ils avaient l'intention d'occuper le milieu de l'image. Elle a été prise par un déclencheur automatique, l'appareil posé sur une pierre. Mon oncle et son ami étaient seuls au monde, ce jour-là : ils étaient partis voir la terre grandiose et sauvage, ils se construisaient des souvenirs à deux. Le petit chien est leur seul témoin (et si on l'appelait Flike ?) et les plus beaux panoramas sont imprimés dans leurs yeux. La photo, à côté des images glorieuses qui se gravent dans leur mémoire, est un objet bien maigre pour rappeler un moment si grand. C'était un sentimental, Roberto, je le sens bien.

Je regarde la quatrième photo, derrière laquelle il n'est écrit que « Bob ». C'est la dernière de la série, chronologiquement. C'est difficile de donner un âge au tonton parce que le format est petit. Le visage mesure quelques millimètres seulement, sur le papier, mais je suis sûr que Bob a vieilli depuis le voyage magique entrepris avec C. Le décor est à peu près le même que sur la photo précédente : ce n'est pas exactement le même lieu (il y a un grand pin à gauche du cadre) ni la même saison (le soleil est plus vif), mais je suis sûr qu'il s'agit de la même région. Je reconnais les crêtes à l'horizon. La différence avec l'autre image, c'est que Roberto est seul et que la photo est bien centrée. Il a dû faire plusieurs essais successifs avec le déclencheur avant d'obtenir ce résultat. Sa pose est maladroite : la main gauche est dans la poche, et la main droite pend le long du corps. On dirait qu'il ne sait pas quoi faire de ses extrémités, il n'est pas très à l'aise, il a perdu l'assurance qu'il avait prise au côté de C. On retrouve l'impatience et la défiance de l'époque où il était petit garçon. Son pantalon clair est bien repassé : il prend soin de lui, il sauve les apparences, mais dans sa mémoire désormais, c'est la confusion qui

règne. Son corps se demande à quoi il sert. Il erre dans le désert. C. n'est plus là : pourquoi est-il parti ? Peut-être est-il mort, comme le sera aussi Roberto à son tour, et puis ma mère et mon père – et puis moi, un de ces jours. Ou bien, peut-être a-t-il quitté Roberto un matin, sans explication. Il a emporté Flike avec lui et c'est cruel d'avoir privé Roberto de cette compagnie, parce qu'il y était très attaché. S'il avait gardé le chien, il aurait pu lui parler. Ç'aurait été une consolation dérisoire, mais une consolation quand même. Cet été-là (oui, c'est l'été : il porte une chemise blanche à manches courtes), il est retourné voir les montagnes pour vérifier qu'elles étaient aussi belles que dans son souvenir. Il les a vues, puis il est rentré chez lui. C'était un sentimental, mon oncle Bob. Sur la photo, inondée de clarté, la seule tache noire c'est l'ombre projetée au sol par son corps : un grand trou sombre creusé dans l'herbe drue, qui s'étire jusqu'au bord du cadre. Bob a un pied dedans.

Je suis heureux d'avoir retrouvé mon oncle Roberto et, en même temps, triste qu'il ne soit pas vivant. On se serait bien entendus, tous les deux. Je me demande de quoi il est mort. Je garde ces quatre photos de côté et je range toutes les autres où elles étaient. Roberto mérite mieux qu'une boîte en carton : je ne sais pas encore ce que je vais faire de ces photos, mais je vais leur chercher quelque chose de bien. Je pourrais les coller sur les pages d'un petit album que j'achèterais exprès. Ou alors, faire une composition sur un grand fond coloré et les encadrer ensemble, sous verre. Je trouverai un truc pour les mettre en valeur.

Je repose la boîte en carton dans la penderie et je reviens dans la cuisine : sur la table, j'ai les quatre portraits de Roberto et la lettre de la mairie. Tiens, la lettre de la mairie ! Que disait-elle, déjà ? C'était

une histoire de concession dans le cimetière : ils m'expliquaient les détails administratifs, comment ça marche pour le renouvellement, et tout ça. C'est important, d'avoir un beau lieu pour rendre hommage à mon oncle : c'était un sentimental, Bobby. Je vais relire la lettre pour bien comprendre ce qu'il faut faire.

« *Monsieur,*
Vous êtes l'héritier unique de M. Roberto D. »

Ça, je m'en souviens bien. Ensuite ?

« *La concession arrivant à expiration, nous vous prions de bien vouloir prendre connaissance des modalités de son renouvellement ainsi que des tarifs applicables à celui-ci, en annexe du présent courrier.* »

Ah, l'annexe ! Je ne l'avais pas regardée tout à l'heure. C'est important, l'annexe. C'est un tableau, avec une quantité de cases et de chiffres. Voyons ce qu'il dit.

« *Concessions funéraires. Renouvellement, vingt-cinq ans : sept mille huit cent cinquante-cinq euros hors taxes (le mètre carré). Achat, perpétuité : quinze mille trois cent soixante dix-huit euros, hors taxes (le mètre carré). Frais de restauration du monument en sus.* »

Tout de même, ce n'est pas donné. Ils ne s'en font pas, à la mairie. Ça mesure combien, une tombe, en mètres carrés ? Il faut que je réfléchisse. Ce n'est pas une décision à prendre à la légère. Une tombe, ça ne s'achète pas sur un coup de tête : on la garde pour toujours, on

ne peut plus changer d'avis une fois qu'on est dedans. Il est important de peser le pour et le contre, et de ne pas se précipiter.

Je ne le connaissais pas très bien, finalement, mon oncle Roberto. Je ne le connaissais même pas du tout. Les seuls indices que j'ai trouvés sur sa vie, c'est ce que j'ai deviné à partir des quatre petites photos : on est bien peu de chose. Qui suis-je, moi, pour mon tonton disparu ? S'est-il un jour intéressé à moi ? Est-ce qu'il serait raisonnable que je fasse des folies pour un fantôme ? Évidemment non. Il n'a pas besoin de ces choses matérielles. Il était au-dessus de tout ça, mon oncle Roberto : c'était un sentimental.

Finalement, c'est pas bête, le coup de la petite caisse numérotée. C'est pratique comme tout. Je vais dire à la mairie de faire comme ils ont prévu. Va pour la boîte en bois.

B-zero-B

Witold Bolik

« Sans blague, tonton B-0-B est à la bourre ? »

C'était un sarcasme. Tonton B-0-B était toujours à la bourre. Il fêtait les anniversaires avec trois ans de retard. Il offrait des bouquins vieux, à la couverture écornée, au contenu ringard écrit par des morts. Il jouait de la guitare sèche. Du synthé monophonique. Il roulait en *pot de yaourt*, périmé. Il avait eu le code en 1827 mais n'avait jamais réussi à le repasser ni à conclure par l'examen pratique. Il aimait la même fille depuis cinquante ans, mais n'avait jamais réussi à l'épouser, ni à conclure par l'examen pratique. Il avait un unique nom affectueux et ridicule pour ses 127 neveux, dont je faisais partie : « nevouillou ». On ne l'attendait plus, ni au tournant ni ailleurs. Il avait failli.

Il avait failli et c'était la fêlure de tout ce qu'il avait failli faire et failli de faire.

« *Yo*, nevouillou ».

Le voilé (le voilà à l'imparfait, le temps qui lui sied). Représente, tonton. C'est branché, un maximum.

« Bonjour mon oncle B-0-B.

— Alors, vu le moment où on s'y prend, on est obligé de faire

court, c'est ça ?

— C'est ça.

— *Dacodac*, nevouillou. J'attaque ».

Il se ramasse sur lui-même pour se concentrer, comme les coureurs, des fois, je ne sais pas. Il se ramasse à mort, comme les feuilles mortes à la pelle. Il s'emballe en tout petit. Tonton B-0-B est un dé. Et c'est le coup de l'aléa, l'*alea jacta est*. Je le vois se redéployer pour signifier qu'il est prêt, comme font des fois, je ne sais, pas, les coureurs de merde.

« Envoie ».

J'envoie.

« Pauvre merde. Pauvre type. Putain de tonton Bob déconnecté de tout. Je ne finirai jamais comme toi. Tu es dégoûtant, tu es moche, tu es pathétique, tu fais pauvre, et je vais te dire, dans tes épaules rabaissées, dans ton regard vitreux de chien plaintif, et pire, dans les manières et les minauderies auxquelles tu as recours pour faire croire que tu t'en fiches et que tu n'es pas amer, amer, amer, tu pourrais être gavé de fric que tu ferais toujours pauvre et pitié. Je te déteste. Tu n'es qu'une lavette qui pleurniche et qui mendie de l'affection, et qui mendie pour une vie, une « cooooonsidération » que tu ne t'es jamais soucié de te sortir les doigts du cul pour mériter le moins du monde. Tu pues, t'es un sacré putain de pauvre minable, tonton Bob ».

Ça continue six heures. Je le vois se décomposer, il n'y a plus grand-chose à décomposer chez lui mais le peu qu'il y a, je le vois. La larme à l'œil, quand je suis las et que j'ai bien tout déballé en me torchant et en balançant le papier sur lui, façon de parler, la larme à l'œil il relève le visage d'un truc comme cinq degrés, pas plus, et me

demande :

« Bon. Et toi ? Tu en es où alors ?

— Quoi, moi ? Heu...

— Allez nevouillou, un petit effort ».

Les mots sont lourds à venir. À croire qu'il me reste encore de la bile, je détourne machinalement la tête pour cracher par terre – j'oublie de cracher sur Bob.

« Moi, heu... Mmm... Je suis promis à un brillant avenir.

— Eh ben putain, ça aura été long à venir ! Bravo nevouillou.

— Désolé, j'étais sur ma lancée, j'ai oublié ce passage.

— Pas grave, tu t'en sors mieux que l'an dernier. Ça fera cinquante euros mon gars ».

Tonton Bob a repris la porte. J'ai twitté un truc, pris un rail de coke et suis sorti brutaliser des gens. Je me sentais genre bien.

Pour une poignée de condoms

Henri Ansbert

C'était il y a plus d'un quart de siècle et *ça a débuté comme ça*. J'essayais d'échapper au service militaire alors obligatoire. Après quelques efforts dont une visite médicale pendant laquelle on m'avait collé un doigt dans le cul sans m'expliquer pourquoi, j'avais réussi tous les tests et finalement atterri en Ouganda comme *volontaire*. Je bossais à Kampala et j'habitais à Bugolobi, un quartier excentré à l'est de la capitale. Évidemment, je ne connaissais personne dans le pays quand je suis arrivé mais je me suis rapidement lié avec quelques énergumènes et ça n'a pas arrêté ensuite. Il y en a eu de toutes les nationalités, des Ougandais, des Italiens, des Zaïrois, des Irlandais, etc. et aussi quelques-uns parmi mes compatriotes. Louis était un de ces zèbres. J'avais senti une poignée de mains assez franche lors de notre première rencontre dans un couloir de l'ambassade. Le Consul nous avait introduits, Louis, Henry, Henry, Louis, enchanté, enchanté. Bienvenue en enfer, avait ensuite ajouté Louis. Lui aussi était *volontaire* et nous avons fini par devenir plus ou moins amis. Pourtant, un gouffre nous séparait sur bien des plans. Il était fasciste, raciste, aimait l'ordre et la force brutale, le concept même de pognon et les cuites au gin. J'étais anarchiste, j'aimais Mandela, le punk rock, le désordre, la sieste et l'herbe locale et je haïssais mon banquier. Ce qui

nous rapprochait se limitait à L-F Céline mais si le *Voyage* était pour moi de l'ordre du chef-d'œuvre, ce qui venait ensuite me donnait la gerbe ou au moins un goût de cendres dans la bouche, de celles qui retombaient des cheminées d'Auschwitz. Pour Louis, c'était plutôt l'inverse et il préférait ses écrits plus tardifs comme *Bagatelles*, etc. Il parlait de « youpins », de « nègres » quand je parlais de Juifs ou d'Africains – et je distinguais rarement les gens en fonction de leur appartenance réelle ou supposée – mais il me semblait bien qu'il y avait encore une lueur d'humanité dans son regard.

Derrière la façade de la petite boutique de ses horreurs mentales et politiques, il y avait donc le vrai Louis et celui-là, j'ai réussi à le croiser à quelques reprises durant mes six premiers mois, ses six derniers. Plus son départ approchait, plus celui que je connaissais en privé était différent du pitoyable pitre qui se donnait en spectacle dès qu'il y avait un public conséquent et de l'alcool. Quelques discussions préalables, quelques soirées arrosées ou parties de poker chez Paul et Francis, les deux gardes de sécurité de l'ambassade, une partie de pêche au milieu du lac Victoria sur le bateau de Moustache et quelques autres péripéties nous avaient rapprochés et permis de nous jauger. J'essayais de lui faire comprendre que le monde avait changé depuis la seconde guerre mondiale, qu'il se compliquait la vie avec son foutoir idéologique à la con et que je simplifiais la mienne en mettant de côté toutes ces considérations raciales de merde. J'ai rapidement compris que Louis avait un problème avec son paternel. Il était sénateur ou député du principal parti conservateur et considérait son fils comme une sorte de raté, de bon à rien, de *natural born loser*. J'ai aussi compris que Louis se complaisait à renvoyer aux autres l'image que son vieux avait de lui. J'essayais de le faire changer de point de vue, de lui glisser mon discours humaniste et de lui faire envisager les

Noirs comme autre chose que des ennemis ou des sous-hommes.

Un peu plus de trois mois après mon arrivée, alors que Noël approchait, Louis m'a fait part de ses déboires locatifs et de son désir de passer quelques jours au calme. Le gus était bourré de contradictions. Il louait une petite maison du côté de Makindye avec un Tanzanien qui était censé lui donner des cours de swahili et laver son linge en échange du loyer. J'ai vite compris que le type lui ponctionnait ses fringues une par une et installait ses potes dans la maison. *Bwana Louis hakuwa na kusema Kiswahili*. Et Louis ne parlait toujours pas swahili… Mon coloc, William, étant parti pour deux mois au pays, il y avait un lit libre chez moi. Louis est donc venu passer quelques semaines à se refaire sinon la cerise du moins une santé. Depuis qu'il était à la maison, Narcisse, le factotum, briquait tous les matins sa moto avant qu'il parte pour son boulot à l'ambassade. Judith, la cuisinière, lui préparait de quoi se remplumer pour le petit-déj et le dîner et Violet, qui s'occupait du linge, a passé du temps à repriser ses chaussettes, rapiécer ses caleçons et raccommoder ses chemises. La garde-robe de Louis étant limitée, le surcroît de travail avait été somme toute raisonnable.

Christmas Eve comme on disait ici, se présentait bien. Avec Louis, on devait dîner à la maison puis rejoindre quelques potes travaillant dans des ONG pour débouler en bande au Tropicana One-Ten, au Bat Valley ou éventuellement au Sheraton. On venait de finir le repas et on s'apprêtait à déguster des bananes naines que j'allais caraméliser avec du sucre de canne et flamber au *waragi* [1] . Je n'ai même pas eu le temps d'aller à la cuisine pour m'occuper du dessert. Une rafale de kalachnikov a retenti dans le voisinage, probablement à une centaine de mètres de la maison. On a donc passé la soirée à boire du scotch, fumer des clopes ou des joints et discuter de conneries à la lueur d'une

bougie en attendant que ça se tasse, assis dans le couloir, le seul endroit qui ressemblait à un angle mort dans toute la maison. À minuit, je lui avais même offert une cravate neuve achetée dans une boutique de chaussures près de Wandegeya Police Station que j'avais emballée dans une page de pub de *Newsweek* ou du *Time*, on se débrouillait comme on pouvait. Louis m'avait expliqué après quelques whiskies que Judith, Violet et Narcisse ne lui voulaient que du bien et étaient en train de lui faire changer son regard sur les Noirs.

— Tu vois, Louis, j'ai fait. T'es pas irrécupérable, t'as pas dit « nègres » ce soir. Peut-être même qu'un jour tu ne verras plus ces conneries de races et que tu auras enterré Gobineau. Joyeux Noël, mec, j'ai fait en levant mon verre.

Deux jours plus tard, lors du *Boxing Day*, Louis ramenait une fille sur sa Yamaha 125. Quand ils sont arrivés, je bouquinais dans ma chambre. En allant me chercher un Pepsi dans le frigo, j'ai croisé Louis qui avait l'air visiblement gêné.

— T'as ramené une fille ?

— Euh, ouais.

— Et tu comptes faire quoi ?

— La ramener en ville après.

— Après quoi ?

—Bah, tu sais bien.

— Non, je sais pas. Sinon je te demanderais pas.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je me foutais de sa vie sexuelle comme de l'an quarante. Il ne m'a épargné aucun détail. Il comptait se faire faire un *hand job*. En plus, il allait mettre une capote. Il m'a fait penser à un type qui mettrait une ceinture *et* des bretelles.

— Et elle est où, la fille ?

— Dans la salle de bains, je lui ai demandé de se laver.

— De se ?

— Bah ouais, pour l'hygiène.

— Pour l'... ?

J'ai corrigé le tir et brièvement pensé à un type qui mettrait une ceinture et des bretelles *avec* sa salopette. Ce mec était déroutant, sa connerie était désarmante. Il m'a proposé d'aller voir la fille dans son bain. Je ne saurais dire pourquoi mais je l'ai suivi. Bordel de putain de merde, il avait ramassé une gamine de quinze ans. Elle avait l'air d'être originaire de l'Ankole [2] . Je l'ai saluée avec flegme d'un *good evening lady* un peu présomptueux, juste le temps d'admirer ses minuscules nichons bonnet A et sa touffe pleine de mousse et je me suis tourné vers Louis. Je l'ai attrapé par le bras et entraîné dans le salon.

— T'es cinglé mec, elle a à peine quinze ans !

— T'es sûr ?

— Mais bordel, Louis, ouvre tes yeux !

— Mais ici c'est pas pareil, tu sais bien qu'elles sont mûres plus jeunes.

— Putain, mec, arrête tes salades et tes clichés de merde. Réfléchis un peu. Croise une patrouille de l'armée avec elle sur ta bécane et tu vas voir.

Je lui ai dit qu'il fallait qu'il s'en débarrasse vite fait. Qu'il se fasse tirer sa crampe s'il voulait et qu'il la ramène ensuite dans le centre de Kampala ou sur la route principale à un arrêt de *matatus* [3] . Je suis retourné bouquiner dans ma piaule. Dix minutes plus tard, j'entendais la Yamaha sortir du *compound* [4] . J'ai pensé que Louis devait être du genre éjaculateur précoce malgré tout ce qui se disait sur lui. J'ai dormi un peu plus tranquille.

Louis s'est calmé ensuite. Il ne sortait pas le soir, ne brûlait pas

inutilement son essence ou son fric. Il avait l'air de devenir un gentil garçon, avait acheté quelques chemises neuves, arborait sa nouvelle cravate pour aller au boulot dont il rentrait aussitôt terminé, s'était fait couper les cheveux et n'avait plus sa coupe à la L-F après la débâcle. Je le laissais parfois seul quand j'allais dîner dehors ou boire dans un bar avec des potes. En route, je réfléchissais à la nouvelle situation. Louis était un grand nerveux, tant de calme et de retenue ne présageaient rien de bon. Je sentais un truc pas net derrière, de la schizophrénie ou une psychose, une névrose, quelque chose, je n'étais pas un expert. Ou alors c'était peut-être juste le climat qu'il ne supportait pas. J'attendais la prochaine tempête. Mais il avait l'air de tenir bon et les semaines se succédaient sans orage ni nuage. Et puis je n'y ai plus pensé et j'ai relâché mon intérêt et mon attention.

Un soir, Louis est allé en ville après le dîner. Il avait éclusé deux ou trois gins tonic en apéro et trois bières en mangeant, soit un litre et demi. Pour une fois, je n'avais pas bougé et je lisais *Mezcal Terminal* de Bertrand Delcour qui venait de sortir et que mes parents m'avaient envoyé par la valise diplomatique. J'étais absorbé par ma lecture, j'ai vaguement entendu la Yamaha revenir puis vu Louis surgir dans le salon.

— 'Soir, mec, il a fait.

— Salut Louis. Tout va bien ? j'ai demandé en reposant mon bouquin.

— Ouais ouais, Henry, *don't worry man*.

— *Don't worry ?* Parce que j'aurais une raison de m'inquiéter selon toi ?

— Mais non, mec, t'inquiète…

Il est allé dans sa chambre et je ne l'ai pas revu de la soirée. *Don't worry*… Justement, il n'aurait pas dû me dire ça. J'ai eu du mal à

dormir cette nuit-là, je me demandais quelle connerie il était allé faire en ville.

Le lendemain matin, je suis passé à l'ambassade relever mon courrier. J'ai croisé Francis à l'entrée.

— Tu connais pas la dernière ? il a demandé.

J'ai vu comme une ampoule s'allumer dans ma boîte crânienne. Je savais déjà qu'il s'agissait de la dernière connerie de Louis.

— Louis ?

— Ouais, ton pote. Il a pété les plombs hier soir.

— Hier soir ? Il est sorti une demi-heure à tout casser.

— Ça lui a suffi.

— Pour ?

— Descendre en ville, aller gifler un mec dans une boîte louche près de la gare à Nakivubo, ressortir vivant, remonter sur sa bécane et rentrer à Bugolobi.

— Un mec ? Un Ougandais ?

— Un Africain. Ougandais, je sais pas. En tout cas je crois que Louis s'est foutu dans la merde.

Je savais que Francis disait vrai, il habitait à quelques rues de chez moi, quatre cents mètres maxi, il connaissait le chemin. Et Francis était un flic, avec du flair. Je n'ai même pas pensé à lui demander comment il avait eu le tuyau.

— On fait quoi ?

— Une réunion chez nous ce soir avec Paul, toi Henry, moi Francis et *of course* Cheetah. À dix-huit heures.

— OK.

J'ai récupéré mon courrier et je suis allé bosser. Le soir, je suis arrivé devant le portail de Paul et Francis au moment où le soleil commençait à disparaître. Le ciel était d'un magnifique dégradé orange

avec quelques traînées de mauve au dessus du lac. Louis était déjà là. Le conseil de famille a eu lieu. J'avais l'impression d'avoir infiltré la mafia, ou la police. Les conclusions de Paul étaient claires, Louis allait s'installer chez eux le soir même en résidence surveillée jusqu'à son départ, une vraie forteresse, alors que chez moi c'était une véritable passoire. Et Paul et Francis étaient armés, eux. Louis était d'accord pour tout, sur tout. Il hochait la tête comme un chien en plastique sur la plage arrière d'une bagnole filant sur les *potholes* [5] de la route Kampala-Massaka. Je me demandais si je devais en rire ou en pleurer. Louis sacrifiait volontiers sa liberté et serait encadré par deux flics. Même par Paul et Francis et sans les menottes, la pilule était dure à avaler mais il devait avoir peur pour sa peau. Il savait ce qu'il avait fait la veille. J'ai continué à descendre des boîtes de bière importée avec Paul pendant que Francis accompagnait Louis chez moi pour rapporter ses maigres affaires. Quand ils sont revenus, je suis parti et j'ai passé la soirée à la maison à lire la suite de *Mezcal Terminal* en fumant des joints.

Personne n'a su ce qui s'était réellement passé dans cette boîte sordide près de la gare à Nakivubo. Un mac, le Tanzanien, une relation de travail, une petite frappe, une dette ? Les quelques semaines qui nous séparaient du retour de Louis au pays se sont écoulées sans incident notable. La veille de son départ, il y avait une fête chez Paul et Francis en son honneur. Je suis arrivé un peu en avance et j'ai discuté une dernière fois avec Louis dans sa cellule. Il me semblait que quelque chose avait changé. Il me racontait qu'il m'enviait de ne pas me casser la tête avec ces trucs de Noirs, de Blancs ou autres, qu'il avait compris certaines choses et qu'il allait essayer de continuer dans cette voie. On s'est remémoré notre Noël à se planquer pour éviter les rafales d'AK 47, la partie de pêche avec Moustache et quelques autres

bons ou mauvais moments. Il était heureux de partir, de rentrer, même si c'était chez son père. Il a attrapé un bouquin dans un tiroir du bureau et me l'a tendu. Ses bagages étaient faits. Il l'avait gardé pour moi. C'était le Voyage. Je l'ai pris, retourné, feuilleté distraitement et le lui ai rendu.

— Je peux pas, Louis, c'est le tien, garde-le. Plus tard tu seras bien content de te dire que tu en as fait des kilomètres avec lui. Et puis je l'ai déjà…

On s'est donné l'accolade. Les invités commençaient à arriver. On les a rejoints dans le salon et la fête était lancée. Louis s'est lâché, il n'avait plus rien à perdre ou à prouver. Il a descendu les verres à une allure de dingue. Il faisait son show, le dernier, l'ultime. Il racontait des anecdotes sur son séjour où il était toujours ridicule. William, mon coloc était rentré de vacances depuis quelques jours. On était contents de se revoir et on a bu et fumé plus que de raison. Mais on arrivait à tenir le choc et on voyait Louis descendre les gins tonic aussi vite qu'une Benz des sixties pomper le super. Le buffet nous a permis de retrouver un peu la terre ferme et après, Paul a envoyé de la musique zaïroise à fond, les vitres en tremblaient. J'allais prendre l'air et je descendais des cocas glacés. J'étais dehors quand Paul a gueulé qu'on allait remettre son cadeau à Louis. Un cadeau ? Je n'avais pas entendu parler de ça. Je suis rentré. Paul a remis solennellement son paquet à Louis. J'ai remarqué qu'il était emballé dans du vrai papier-cadeau, je ne savais pas qu'on pouvait en trouver dans le pays. Louis a commencé à ouvrir le paquet. Il essayait d'y aller sans brutalité, faisait durer le suspense. Ça lui était difficile, il tanguait, mais il a fini par dévoiler son présent. C'était une boîte en carton aux couleurs des Nations Unies ou d'un de ses subsides. La moitié de l'assistance avait déjà deviné ce qu'il y avait à l'intérieur. J'ai réussi à lire à l'envers

« 250 Lubricated Condoms » sur le carton juste avant que Louis ne découvre le pot aux roses.

— Ha ha, c'est malin, les mecs ! Et juste au moment où je vais partir ! Vous êtes vraiment cons !

Les rires ont fusé. Pendant un moment Louis était radieux, c'était lui *Le Roi de la fête, le boute-en-train qui amuse ses contemporains* [6] . Malgré les joints et les verres j'ai ressenti une sorte de pitié en le voyant montrer ses chapelets de capotes, comme un *bandido* mexicain qui brandirait des cartouchières neuves apportées par Santa ou Sentenza ou même Sabata pour la *Natividad*. Des toasts ont retenti, quelques applaudissements aussi. Je suis sorti sur la terrasse avec William. J'ai allumé une clope et ensuite on est rentrés à la maison avant d'être rattrapés par le trou noir. Le lendemain, je me suis réveillé vers midi avec la gueule de bois. En regardant le réveil, j'ai réalisé que Louis devait être en l'air, *anarudi nyumbani* [7] . Je suis allé à la cuisine me servir un café préparé par Judith et je suis sorti dans le jardin. William jouait avec son chien.

— Salut mec.

— Salut Will. Louis doit être au septième ciel. D'une certaine façon, il va me manquer, j'ai dit. Un comme lui, on n'en retrouvera pas de sitôt.

— Ouais, il était temps qu'il rentre. Il était pas taillé pour le pays, pas comme nous. C'était un amateur, un p'tit branleur. Je sens qu'on va en former une bonne paire et qu'on va le faire oublier rapidement. Mais dans un autre style. Plutôt Freak Brothers [8] que *Guignol's Band*.

— Tu crois ? j'ai fait, l'esprit encore embrumé.

— Ouais, c'est même sûr, il a confirmé. Alors ?

— Alors quoi ? j'ai retourné.

— Alors, on commence quand ?

Bob

Le Golvan

On l'a pourtant tous vu venir, goutte à goutte, comme la mauvaise pluie, on savait, on savait. On avait les yeux grand ouverts sur le monde, la bouche bien fermée, les oreilles empâtées de chansons, toujours une nouveauté, et puis tant d'autres choses à faire, des cartons pleins, des kilos, des vacances, des taxes, des enfants, toutes ces broutilles d'une vie ; on en avait le cerveau gavé, obèse, malade. On voyait sans voir, hallucinés ou abrutis, sauf que c'est bel et bien arrivé, un jour sans date mais là pour de vrai, dans le dur du réel, et demain encore, et encore demain… C'est arrivé pendant qu'on regardait sur nos écrans que ça nous arrivait, oui, à nous qui ne regardions que nous-mêmes, comme en plein sommeil : Bob...

Il ne coûte rien de se rappeler ces moments, les paroles qui ont guidé les événements. Chacun les sait, on pourrait les écrire pour l'Histoire, sans débat, en plein consensus, car ce ne sont pas les faits qui blessent mais la conscience retardée qu'ils nous échoient à part entière, presque exclusivement. Parfois je me dis que ce qui aura tout facilité, tout permis, c'est la vitesse, le flux des jours qu'on avalait sans contrôle et qu'on continue de gober. Le défilé des jours se poursuit avec autant de fulgurance, à croire que seule la vitesse compte, à croire qu'il ne se serait rien passé dans nos vies ces dernières années. Le

sommeil toujours. Et puis un soir : Bob...

Seulement, il suffira de dire : « J'étais là », pour en être aux yeux de tous. Oui, en être, comme à la source de toutes choses ou, plus exactement, à leur terme.

Le jour où tu découvres Bob, où tes pensées se fixent sur lui, sur Bob, tu ne vois plus que ça. Bob est ton haleine, la couleur du jour, il bat la mesure du temps à la place de ton propre cœur. Plus qu'un leitmotiv, c'est lui l'air que tu respires ; l'odeur de tes enfants a changé et tu réalises que face au vide de ton existence paisible, Bob fait masse, il est prépondérant. Il a déjà gagné cette guerre à laquelle vous vous préparez à distance depuis toutes ces années. Tu le hais, lui qui a brûlé tes livres, qui a brisé tes statues, pillé ta culture, insulté tes aïeux, lui qui te tuerait sûrement sans une hésitation, sans te reconnaître un grain de cette humanité dont tu te vantes si haut, si fort, si vite... Bob t'a nié par contumace, par avance : sans le savoir, tu étais mort-né. Pas assez sans doute.

Tu te souviendras longtemps de la scène inaugurale, son faire-part est devenu ton seul livre, ton chevet, jusqu'à ton lit. Tu allais fermer ta librairie, tu allais prendre ton jeudi après-midi sur un coup de tête, tu allais chercher un peu de plein à opposer au vide de ta boutique vieillotte. Un jour comme celui-là, elle n'est qu'un tombeau étriqué où cinq ampoules poussent contre les ténèbres. Tu avais depuis longtemps imprimé ton affichette afin qu'elle serve souvent : « Fermeture exceptionnelle, rien de définitif ! » De l'humour pour les habitués, tu sais jouer ce rôle distant, tu sais gommer tes fautes, un peu de rire sur tes lâchetés ; il faisait si beau pour un jeudi de novembre. Tu as vite refermé la porte sur la belle librairie de chêne tanné que t'ont léguée tes parents, un monde plein de voix étouffées entre les pages si peu ouvertes. Tu es l'héritier d'un charnier sec, trop lourd pour toi petit

homme des cartons ; toi, tu sais mieux qu'un autre les ouvrir d'un coup de cutter puis les rescotcher pour les renvois d'invendus dans le grand manège des représentants et des coursiers. Tu danses la ronde des livres de ces auteurs encore vivants qui vont et viennent sans raison, sans rencontre. Ils sont en fait plus morts que ces illustres que lisent encore de force les lycéens, pauvres esclaves nécrophages, mangez-en, ceci est notre corps à tous ! Et puis Bob. Comment peuvent-ils comprendre ? Comment ne pas sourire de les voir payer près de dix euros un sacré auquel ils ne veulent pas croire ! Croient-ils en Bob ?

Des auteurs vivants, il arrivait que tu en reçoives il y a encore quelques temps ; tu avais des contacts chez Gallimard avant qu'ils ne t'oublient parce que trop insignifiant. Alors dans le flux des cartons, tu as appris à nager, à faire semblant, semblant de lire les nouveautés comme ton Bob fait le beau, l'œil juste plissé. Tu as vite su comment copier-coller sur tes « bristols-conseils » des avis sentis par d'autres sur le Net, tu sais réécrire, tu sais même à présent parler de n'importe quel livre : ceux qu'on annonce en septembre, tu les digères par apposition des mains lorsque tu en reçois les épreuves avant l'été. Un titre, une photo, une quatrième, trois pages au mieux et tu sais, tu vois, tu pèses. Il faut dire à ta décharge qu'ils radotent pas mal eux aussi. Le mieux est que tu ne te trompes presque jamais, la clientèle se sent choyée. Celles de tes lectrices qui entrevoient l'entourloupe savent se taire, maison oblige, ta réputation est autant la leur, elles font collusion, elles sourient. Qu'elles aillent se faire foutre à L'espace Culturel Leclerc ! Avec Bob en prime ! Vous vous écœurez mutuellement.

Tu es le dernier, un résistant, un scrupule culturel, tu as déjà toutes les médailles de cette autre guerre que tu as pourtant déjà perdue. Tout te tombe en posthume, l'honneur et l'oraison, la bravoure et la vanité,

le fondamental et sa perte, tout ce dérisoire, tu t'en fous tellement. Sauf de Bob.

Tu es l'héritier d'une tradition bourgeoise du temps où les bourgeois lisaient, le partenaire des profs, leur bras droit, du temps où les Capésiens lisaient encore, ça date, oui ! Tu ne vends plus qu'à quelques femmes esseulées qui veulent assassiner leurs nuits, à des écrivaillons aigris qui détestent ce qu'écrivent ces autres nantis. Tu vis sur une ombre dans ton réduit de libraire : *La Vigie* que tu t'appelles ! Avec Bob, elle vient de te péter au nez !

Et maintenant, tu tournes la clé pour un jeudi buissonnier, tu t'échappes en rentrant les épaules comme s'il faisait plus froid, tu vas sans savoir au juste où. Tu as pris un bouquin sous le bras pour faire ton libraire ; une course, une livraison mais jamais démuni, jamais sans oxygène : ton bouquin est ton casse-croûte de tâcheron culturel. Qui te croisera se laissera duper. Et puis, Camus c'est vraiment bien ; même les lycéennes reviennent parfois te le dire. Bob Camus : ça le ferait presque !

En tout cas, tu tiens ta conviction, petit Malbrough, tu pars en guerre contre Bob, ta culture s'arrête là, tes perspectives de vie aussi. Car tu as basculé, tu as maintenant un ennemi qui, si tu ne réagis pas, viendra quand il le voudra faire des tes livres d'humanité ton propre bûcher.

Alors tu as pensé que marcher pourrait encore éteindre ton propre feu, tes envies absurdes de bombe lacrymogène ; tu as regardé le site hier, juste après Bob. Parce que, dans l'ennui assourdi du papier rangé, tu as validé tout à l'heure ta commande sur le Net. La livraison est offerte, il faut dire que la facture de tes achats monte au chiffre que tu ne feras pas aujourd'hui : un Taser, un jeu de bombes au poivre, un stick qui fait accessoirement lampe-torche…. Hier encore, tu n'aurais

jamais pensé qu'un tel arsenal d'autodéfense soit en vente libre.

Marcher pour tenter de te ramener une dernière fois à la raison, tu reprends tes vieilles manies, tu te tutoies, tu te sermonnes comme papa faisait. Lui est mort dans les bonnes pages du *Temps retrouvé*, pour de vrai ! De l'humain ! Lui, sa vie a été une longue pérégrination intellectuelle afin de mourir un jour de gloire dans son panthéon Bodoni, érudit momifié avec les bandelettes-florilège des meilleurs pages du monde. Rien n'aura été oublié dans la perfection de sa culture. Son esprit, son goût et sa curiosité ont couvert intégralement l'étendue du savoir humain, il était une vraie figure, un phénomène lettré comme rarement les siècles en ont vu. Il avait ses entrées à Paris dans les grandes maisons, on l'y appelait simplement « Charles ». Sauf que. Sauf qu'aucun enfant ne trouve sa place entre deux pages, aucun enfant n'échappera à la déception pincée de n'être qu'un enfant aux yeux du maître des lieux. Le fils n'est qu'un scolaire, un liseur laborieux. Rien de la belle culture n'aura été transmis pour de vrai au final.

Tu n'es rien que moi et, curieusement, je me suis longtemps interdit d'exister à la première personne, assourdi par l'écho de tant d'autres et de leur talent. Le génie humain en rayon est un poison, je tiens plus une droguerie qu'une librairie. Alors c'est cet enfant mineur que je tutoie trop souvent, cela me hisse un peu au niveau de papa, je le singe ou bien je le moque, quoi qu'il en soit, rien ne me relève.

J'ai fermé la boutique sans intention d'y revenir jamais, et depuis, c'est à chaque fois le même mensonge. Au bout de dix pas, je grelotte : un vent traître me rappelle combien les soleils d'hiver peuvent leurrer les candides. Alors je fais demi-tour, je chiffonne l'affichette, monte le chauffage. Le papier ça isole encore bien. Plus que quatre heures avant de rentrer et nous faire une de ces séries interminables sur Netflix,

pour des saisons entières, pour une vie entière, toi et moi ; pas vrai Robert ? Pas vrai mon Bobby ?

Giuseppe, c'est son nom

Murièle Modély

On est tous les trois en bas de l'escalator. Giuseppe me gueule dessus.

Il dit : *On va rien acheter*.

Tout autour ça clignote. Lumières blanches, bleues, musique d'ambiance. Pas qui claquent, blondes, brunes, gosses, hommes à casquettes.

Moi aussi je cligne. Des yeux. Je fais le dos rond.

Il dit encore : *On va rien acheter. T'as suffisamment de bijoux fantaisie de merde*.

Il rit. Gaby rit aussi.

Gaby c'est mon frère. Il rit parce qu'il faut choisir son camp. Quand ça tombe, on choisit le parapluie plutôt que d'être mouillé. Je ferais pareil à sa place.

On est en bas de l'escalator, au niveau de l'entrée ouest du centre commercial.

C'est moi qui marchais devant. J'ai bifurqué en sortant du métro pour qu'on entre du bon côté.

Mais là maintenant, on bouge plus. Je sais pas pourquoi. Ni comment.

Giuseppe (c'est son nom à ce connard) s'est arrêté net et m'a saisi

le bras.

Il a dit : *on va rien acheter*.

Il a dit *on*, parce qu'il peut pas dire *je*. *On*, c'est mou, c'est lâche. Il peut pas dire je.

J'ai bien vu en partant de la maison, quand maman lui a planté sa langue dans la bouche en même temps que le billet dans sa poche droite, que c'était un type qui disait jamais *je*.

J'ai compris ça. Pas vraiment nettement en fait. C'est un peu flou dans ma tête. Y a trop de bruit, et le bleu électrique de son jogging me fait mal aux yeux.

Je sais pas pourquoi je pense à ça maintenant, mais je sais que c'est un type qui peut pas dire je.

Y a jamais de types à je à la maison.

Il dit : *pourquoi on achèterait un truc pour toi et pas pour ton frère ?*

Je réponds pas, je cligne encore, des bras, des jambes. Faut que j'arrive à recroqueviller mon je à moi, quelque part bien au fond. Je le dépasse d'une tête, mais c'est quand même lui qui m'écrase avec sa voix grasse et ses postillons.

Je fais le dos rond, je me tasse. Pas envie que ça tombe.

Maman lui avait dit de sa voix de miel : *Chou, tu achèteras un truc pour la petite en ramenant mes cigarettes.*

Il a pas répondu. Il a ouvert sa bouche, elle a planté sa langue. Puis, juste avant de sortir, il a mis sa main droite sur le billet dans sa poche droite.

Giuseppe nous a rien dit non plus, on l'a suivi c'est tout.

Ou on serait allés sinon, à part au centre commercial ? Un samedi après-midi ?

On a pas le droit de fréquenter. Maman dit ça comme ça. Elle aime

pas qu'on ramène des gens à la maison, ni qu'on traîne chez les autres. Personne a besoin de savoir ce qui se passe chez nous.

Giuseppe a bien compris ça aussi. S'il veut durer à la maison, il a intérêt à ouvrir la bouche pour accueillir des langues et à maîtriser le *on*.

Giuseppe est immobile en bas des escalators. Des tas de gens nous bousculent pour passer, mais il bouge pas. On dirait que ça lui plaît de gêner tout le monde.

Il dit : *On va rien acheter. Les bijoux ça sert à rien. Tu veux plaire à qui ma pôv fille ? Tu vas pas te saper comme une pute, comme toutes tes copines.*

Ça y est, ça tombe.

Je regrette d'avoir mis mon short.

Je regrette de m'être maquillée.

Je le sens tout émoustillé à l'idée de me houspiller devant ces brunes, blondes, gosses, qui passent, nous dépassent, profitent de la conversation.

Je rentre mes seins, courbe la tête. Peut-être que ça va s'arrêter. Peut-être que Giuseppe va finir par se taire. Par se calmer dans son putain de jogging bleu pétard, ses baskets pourries, ses grosses chaînes plaqué or.

Il dit : *Je vais te dire une chose ma fille : t'es moche ! Tu crois pouvoir plaire à qui avec tes poils aux pattes et tes seins comme des omelettes ?*

Il rit. Fort. Des filets blancs de salive épaississent aux coins de ses lèvres.

Je dis rien. Gaby regarde à droite, à gauche, comme un petit oiseau paniqué. On attend tous les deux que le je se casse.

Mais ça continue.

C’est le grand show de Giuseppe le connard !

Et personne dit rien. Personne. Gaby, les gens autour, moi. Rien.

Au pied de l’escalator, devant ce petit homme survolté qui gueule et ralentit le passage, la foule, Gaby et moi sommes comme une masse amorphe, un gros *on* pleutre et silencieux.

Je cligne des yeux en faisant le dos rond. Ça va s’arrêter.

Ça va s’arrêter de tomber.v

Parce que le *on* c’est mou, c’est lâche. Et inconstant.

Je glisse un regard par en dessous, vers la droite. Vers la vitrine de Claire’s. Y a le bracelet rouge et vert que j’ai repéré.

Je subis sans broncher l’humiliation, l’instant de gloire du pauvre connard de Giuseppe.

Car je sais qu’après, juste après, ce bracelet, *on* va l’acheter.

Onze heures onze

Arnault Destal

Après quelques années dans le transport de fonds et une série d'humiliations aussi diverses que communes, Victor Fresnet décida de s'adonner aux plaisirs simples, avant que ces derniers ne finissent par s'adonner à lui et ne le mènent sur le terrain glissant des idées. C'était selon notre homme sur la face nord de l'illégalité qu'elles prenaient le mieux, là-même où l'on venait trop souvent le cueillir, à demi-congelé, après l'ascension en solitaire de trop. Dans les grandes lignes : fraudes, combines et falsifications plus ou moins bien torchées.

Un court séjour en prison plus tard, Fresnet dut se résigner à traîner dans les clous et commença à investir dans le monde des sociétés sans lendemain. C'est ainsi qu'il finit par monter son affaire de facteur pour morts, dans une sorte de proximité de circonstance avec ce qui n'était plus, soit la première entreprise qui ne participait pas activement à sa destruction.

Il s'agissait de livrer le courrier en main propre – il aimait dire *en main propre* – de le lire à voix haute ou de transmettre une offrande, films ou photos à l'appui, en tâchant de respecter les exigences convenues avec l'expéditeur. La plupart des destinataires étaient décédés à plus d'un siècle de là, mais une grande partie des clients les considéraient comme des proches. Il avait suffit de quelques lignes,

parfois de quelques notes ; assez pour prétendre entretenir des rapports privilégiés avec l'au-delà.

Parmi eux, beaucoup d'étrangers, qui pour des raisons évidentes avaient recours à Necropost – c'était le nom de la maison – mais aussi quelques locaux qui trouvaient l'emploi d'un intermédiaire moins intimidant, plus solennel ou ne savaient tout simplement plus quoi faire de leur fric. Il faut dire que l'ex-taulard y mettait les formes dans son costume anthracite et que ses clients n'étaient pas du genre à plaisanter. Il répétait d'ailleurs ses lectures et ses gestes dans le détail afin d'escorter leurs désirs au plus près. Il était généralement question de remerciements, de requêtes, de prières, de pistonnage surnaturel, mais aussi de reproches et d'injures. On trouvait même des menaces de mort, c'est dire si leurs auteurs étaient passionnés.

Quelle que soit l'intention, chacun devait s'engager à ne pas mettre en danger leur facteur. L'explosion d'un lumignon piégé sur la sépulture de Chateaubriand avait d'ailleurs conduit Fresnet à durcir son système et revoir ses cautions. Les sensitifs étaient tenus de s'exprimer dans le strict cadre des lois en cours chez les vivants – Fresnet s'y connaissait. Par chance, le micro-explosif ne laissa qu'une légère trace sur la pierre du mémorialiste d'outre-tombe et personne ne fut inquiété par les autorités malouines. Il savait que la taule lui pendait au nez au moindre écart et eut beaucoup de chance devant l'absence de casse. Tenter d'expliquer au juge que le véritable coupable vivait quelque part au Népal – et avait certainement dépensé ses dernières roupies pour exercer sa rage envers un écrivain français mort il y a plus d'un siècle – serait revenu à se pointer à son propre procès bourré, les phalanges en sang, avec un t-shirt *anarchie*.

Cela dit, contre quelques avantages financiers, on pouvait s'arranger. Comprendre par là que vider un flacon d'urine sur une

tombe n'était pas du domaine de l'inconcevable et si la démarche n'était pas courante, elle avait des adeptes. Fresnet n'y voyait aucun problème moral et acceptait de jouer la rallonge de luxe, du moins, tant que la colère lui semblait sincère – *justifiée*, disait-il.

C'est en sortant du Père-Lachaise – un des principaux chiffres d'affaire de Necropost en Europe – que Fresnet inaugura sa seconde dépression. Si, contrairement à la troisième, celle-ci ne fut pas fatale, elle eut le mérite de s'inviter d'une manière pour le moins spectaculaire.

Ce jour-là, il avait déambulé trois bonnes heures entre les tombes, ponctuant son itinéraire de haltes ciblées, tâchant d'éviter les touristes braillant dans les allées, comme si leur seule apparence ne suffisait pas. En période d'affluence, Fresnet devait prendre son mal en patience, user de sa lacrymo, lorsque le climat le permettait, ou de son émetteur à ultrasons, afin de pacifier les zones de livraison. À savoir que plus le destinataire était connu, plus il fallait faire preuve de stratégie afin de ne pas voir un guignol débouler devant l'objectif en hurlant. Les chats étaient ses plus fidèles indics. Quand il en voyait plusieurs cavaler dans la même direction, il pouvait être certain qu'une escouade de touristes de niveau six débarquerait dans la minute – il avait, en effet, conçu une échelle calquée sur celle de Richter.

Ainsi, le tarif variait à la fois en fonction de la prestation – photo, livraison de courrier standard, dépôt d'objet, déclamation filmée – et de l'éventuelle occupation du terrain ; le secteur de Jim Morrison étant considéré comme l'un des plus hostiles. Pour exemple, entre l'extrémité de la soixante-dix-neuvième division et le Saule de Musset dans la quatrième, on passait du simple au triple.

En tout cas, la matinée avait été riche en quartiers sensibles. Le soleil d'octobre brillait mollement. Champollion et la Veuve-Qui-Clôt

passaient encore, mais Wilde, Piaf et Kardec ne s'étaient pas faits sans jouer des coudes. Tout le talent étant de ne jamais en venir aux mains. Si le souvenir de la prison en modérait les velléités, Fresnet avait tout de même plusieurs fois frôlé la bagarre. Un matin d'été, au détour de la trente-huitième, il s'était même laissé aller à une clé de bras, après avoir brandi sa fausse plaque de la Brigade funéraire.

Quel âge avait-il, celui qui avait foutu en l'air dix minutes de rituel en passant dans le champ de la caméra la bouche en cœur ? Seize, dix-sept ans, à tout casser – soit vingt de moins que Fresnet. À cet âge-là on reste impressionné par un type qui vous colle sur le sol d'un cimetière en menaçant de vous défoncer la tête, même muni d'une fausse plaque. Fresnet n'eut par conséquent aucune histoire suite à ce petit coup de chaud, mais l'événement l'invita à revoir ses notions de self-control plus avant, ce qu'il s'attacha à faire, avec une certaine assiduité.

Division soixante-quatorze, Fresnet souffla un peu. Il photographia une mignonette d'armagnac signée d'un client Gascon destinée à Antoine Blondin, puis ce fut le tour de personnalités plus confidentielles, notamment les aéronautes Croce-Spinelli et Sivel, réunis dans la tombe depuis leur vol fatal de 1875.

La tournée s'acheva sur une grosse livraison : un musicien de Culiacán voulait parler à Chopin. Fresnet avait pris soin de gazer au CS les deux extrémités du chemin Denon et d'enclencher l'émetteur à ultrasons pour garder les moins de vingt-cinq ans à distance. L'expéditeur avait tenu à écrire le texte en français. Il sonnait un peu comme ce refrain écrit par Bergman pour Bashung au début des années quatre-vingt ; entre les lignes, c'était *yé n'en pé plou* qui perçait. L'ensemble était bancal, mais le désarroi exprimé aussi limpide que poignant. Le Mexicain traversait une crise majeure,

menaçait d'en finir et demandait au compositeur d'intercéder en sa faveur afin de retrouver l'inspiration – inspiration qui s'illustrait la plupart du temps dans des *narcocorridos* sur la chaîne Youtube du cartel local, mais Fresnet n'était pas là pour juger.

Le facteur avait posé sa caméra sur trépied, de sorte que la tombe et lui-même apparaissent de profil dans le cadre. Il lut la lettre, grave, dramatique, imperturbable, malgré les fautes de syntaxe, marqua une pause, plia la feuille et la glissa dans un interstice situé derrière le portail. Il rangea ensuite son matériel dans un sac à dos qui jurait avec son costume, puis coupa à travers les caveaux pour contourner ses propres pièges.

C'est sur le chemin du retour que la fille le doubla, non loin d'un amas d'offrandes grossières que des mains successives avaient empilé sur une dalle célèbre, comme on offrirait ses poubelles à l'amour de sa vie. C'est que Fresnet aussi trimballait des offrandes, mais il veillait toujours à ce que les pièces rapportées, fussent-elles composées de quelques centilitres de pisse, ne viennent pas déglinguer l'harmonie des lieux. Pour le coup, l'harmonie de la passante s'accordait un peu trop à son goût, d'autant qu'il le vendait à ses clients comme étant des plus sûrs ; de quoi vaciller légèrement.

Elle s'était arrêtée à quelques mètres de là, devant une tombe dépourvue de signes extérieurs d'admiration. Fresnet avait volontairement ralenti le pas. Le Père-Lachaise était encore un lieu de recueillement pour des centaines de personnes, pas seulement un parc d'attraction. La scène qui se déroulait sous ses yeux n'avait donc rien d'insolite, si ce n'est le magnétisme de cette fille qui, de sa position, lui semblait particulièrement brutal. Il ne fut pas déçu de l'intermède.

Elle avait ôté ses escarpins et s'était mise à piétiner la dalle en décrivant des petits cercles à la manière d'une folle. La cérémonie ne

devait durer que quelques secondes, le temps pour Fresnet d'arriver à son niveau. La fille avait alors remis ses chaussures sans un mot, le gratifiant d'un regard amusé, puis s'était éclipsée derrière les thuyas aussi vite qu'elle était apparue.

Tonton Bob. Ce nom qui sonnait comme une blague ne lui disait rien. La pierre semblait récente mais ne livrait aucune information complémentaire, du moins si l'on faisait abstraction de cette plaque : *À Tonton Bob*. Le mort n'était pas né, le mort n'était pas mort ; un rectangle anthracite et des lettres blanches, voilà tout ; et ces empreintes de pas translucides qui s'estompaient à vue d'œil.

Ici, les coutumes étranges n'étaient pas rares – Fresnet en connaissait un rayon – mais le spectacle avait de quoi troubler, d'autant que la configuration banale de la sépulture, dans une zone récente du cimetière, n'impliquait pas spécialement qu'on s'y attarde et encore moins qu'on s'y frotte. À quelques rues de là, le gisant de Victor Noir pouvait se vanter d'avoir intimement côtoyé plusieurs générations de culs féminins, mais il avait de bons arguments.

Dévoré par un mélange de curiosité et de manque, Fresnet se mit en tête d'atteindre la sortie avant la fille. Il contourna un groupe aux yeux exorbités, vociférant le nom du chanteur des Doors en agitant leurs plans dans tous les sens, s'étonna de croiser deux jeunes femmes déguisées en clown et semblant mimer des funérailles, puis dévala la dernière pente aussi vite que possible, en prenant soin de ne pas s'engager dans un sprint un peu trop marginal.

En débouchant sur Ménilmontant, Fresnet demanda aux deux gardiens qui traînaient-là s'ils n'avaient pas croisé sa danseuse aux pieds nus.

— Vous savez, des gonzesses, on en croise un paquet par ici.

— Des comme vous dites et d'autres aussi.

— Des carrément à poil.

— J'ai aussi vu deux clowns, coupa nerveusement Fresnet, comme s'il fallait que ce soit dit aussi vite qu'oublié. Et Tonton Bob, ça vous dit un truc ? demanda-t-il ensuite, en précisant l'adresse approximative de la sépulture.

— Tonton Bob ? Ça te dit un truc toi ?

— C'est un nom ça ?

— À priori, répliqua Fresnet, le souffle en vrac, avec la désagréable impression que ces deux-là étaient en train de se foutre de sa gueule ou de chercher à faire un jeu de mots. Bref, une tombe où des gens danseraient pieds nus, ça vous dit vraiment rien ?

— Non. Que dalle.

Fresnet consulta sa montre dans un soupir, avant de faire les cent pas d'un bord à l'autre d'un portail cerné d'espoirs post-mortem. Autant jouer la candeur jusqu'au bout, songea-t-il, alors que son enthousiasme venait de se disloquer pour de bon. Il décida d'attendre cinq minutes, au cas où la danseuse serait encore à l'intérieur. Il était à peu près conscient que ce n'était plus vraiment le mystère du rituel qui le retenait là, même si l'idée le travaillait – en faisant des recherches sur le nom, il se disait qu'avec un peu de chance il percerait l'énigme – mais c'est surtout d'avoir laissé filer la plus excitante source d'information entre toutes qui l'obsédait, quand bien même cette source aurait jailli des entrailles de la plus stupide des sectes.

Il dégaina tout de même son smartphone et entra *Tonton Bob* dans la barre de recherche, en dépit du ridicule de la situation. Aucun mage noir, aucun danseur ou fétichiste des pieds notoires ; quelques rappeurs, un bar à putes, deux dictateurs, évidemment, dont un mourant, mais pas assez pour avoir pris de l'avance, et un paquet de *guignolos* pas vraiment convaincants – quel mort à la con, pensa-t-il

encore.

— Attendez un peu, fit l'un des gardiens en revenant vers Fresnet avec l'air d'avoir une vision. À quelle heure qu'elle est apparue votre apparition ?

— Comme ça, je dirais onze heures et quart.

— Pas plutôt onze heures onze, à tout hasard ?

— Onze heures onze ? Ouais. Peut-être.

— C'est la bonasse d'onze heures onze, lança l'autre en les rejoignant, comme si l'évidence s'imposait et qu'il fallait ponctuer cette phrase d'un bruit de succion particulièrement glauque.

— Il a vu la bonasse d'onze heures onze, répéta le premier, comme si l'autre n'avait rien dit et qu'on était parti pour la soirée.

— C'est quoi ça, la bonasse d'onze heures onze ? demanda Fresnet à deux doigts de péter un câble.

— Ben, la meuf qui apparaît à onze heures onze, répondit celui qui avait posé ses mains sur ses hanches, comme pour entrer en résonnance avec lui-même.

— L'heure des dieux, ajouta l'autre en croisant les bras sur son torse, dans un type de fréquence similaire.

— Un peu comme vingt-deux heures vingt-deux quoi, lança Fresnet en faisant claquer ses phalanges.

— Ça c'est l'heure des deux, rectifia bras croisés.

— Attendez, attendez, lâcha fébrilement Fresnet en agitant ses doigts dans tous les sens. On va pas se battre maintenant, hein ! C'est qui cette fille ?

Les deux types se regardèrent de biais, en tirant longuement sur leurs clopes, faillirent se couper la parole, avant de s'aligner.

— La légende dit que.

— Non, non, vous allez pas me faire le coup du fantôme, hein ?

s'emporta le facteur en dénouant son écharpe, dans une bouffée de chaleur, comme s'il s'agissait d'un signal.

— Bon. Très bien, fit le dernier à avoir parlé, tandis que celui dont la tête semblait entrer dans un conflit interne d'une grande violence s'éloignait sans un mot.

Le vent se leva subitement, par bourrasques, dans un sabbat de poussières et de feuilles mortes qui tourbillonnèrent çà et là comme une chorégraphie sinistre. Des nuages noirs se passèrent le mot. Le gardien qui restait tourna les talons à son tour, maugréant une phrase absconse, puis cracha. La pluie s'annonçait. Une grande lassitude envahit le facteur en même temps qu'une impérieuse envie d'alcool fort.

— OK, c'est bon, faites-moi le coup du fantôme, gueula involontairement Fresnet, pas loin de s'excuser.

Le cracheur s'immobilisa, sembla se repaître d'une puissance inédite, puis revint lentement sur ses pas.

— La légende dit qu'à onze heures onze précises, elle apparaîtrait et ferait des trucs. Rapport à un machin qui lui serait arrivé à cette heure. Genre son décès. Ou quelque chose dans ce goût-là.

— Quels trucs ?

— Des trucs qui annonceraient d'autres trucs.

— Mais depuis quand ça circule, ça ? Je viens ici régulièrement et j'ai jamais entendu parler de bonasse d'onze heures onze.

— Bah, c'est récent. Trois semaines, pas plus. La bonasse d'onze heures onze, c'est quoi ? Trois semaines ? gueula le gardien à l'endroit de celui qui était parti faire le mystérieux, comme d'autres boudent à dix mètres, en prenant soin de rester dans le champ de vision.

— Ouais, trois semaines, à tout péter, hurla alors celui qui revenait lui aussi sur ses pas, tandis que certains visiteurs avaient ralenti les

leurs, entre curiosité et consternation.

— Et en trois semaines c'est déjà une légende ? demanda Fresnet, presque hors de lui, en constatant que celui qui hurlait boitait sérieusement, en plus de postillonner à chaque syllabe, ce qui avait beaucoup moins d'importance vu qu'il s'était mis à pleuvoir et que la bonasse d'onze heures onze venait de franchir le portail de la façon la moins fantomatique possible.

Fresnet expira lentement et ferma les yeux en pensant à des choses molles – comme un coach en self-control l'enseignait sur sa chaîne – mousse au chocolat, gélatine, édredons, murs capitonnés, lave en fusion, torrents de boue emportant des villages entiers. Quand il les rouvrit, ce fut pour jeter un regard en forme d'anathème aux gardiens, avant de cavaler vers la jeune femme qui attendait au passage piéton.

— Le petit spectacle vous a plu ? fit-elle sans surprise, alors que Fresnet arrivait à ses côtés pour la seconde fois de la matinée.

— Je crois que ces deux enfoirés se sont bien foutus de ma gueule, lança le facteur en désignant les gardiens qui tapaient maintenant la bise aux deux clowns, fraîchement débarquées, comme s'ils faisaient tous partie de la même bande. Mais je voulais savoir.

— Pourquoi j'ai fait ça ? Vous n'êtes pas un de ces chasseurs de fantômes ? Avec votre attirail. Vous devez être déçu. Je suis payée pour. Voilà.

— Payée pour ? Par ?

— Ben par la mairie ! Pour égayer les cimetières. On fait des trucs, des impros, rendre le lieu plus vivant, faire réagir, interpeller, tout ça. Je veux faire du cinéma, en vrai, mais avant je.

— Et la tombe ? coupa Fresnet. Tonton machin !

— Ben c'est une fausse, fit-elle, en signifiant aux clowns qu'elle était pressée ou qu'elle avait la dalle ou envie de pisser. On déconne

pas avec les vraies. Déjà que la Brigade funéraire est ultra casse couilles. Ils en ont posé une demi-douzaine comme ça, avec des noms rigolos, style Madame Trucmuche ou Papa Poule. Les gosses adorent.

— Une fausse ?

— Ouais ! Je vous ai vu avec vos affaires, là, j'ai fait un truc, c'est tout. C'est le but ! Vous étonner. Ça a marché. Vous pouvez écrire à la mairie pour dire que vous avez trouvé ça cool. C'est toujours bon pour nous.

— Attendez, vous voulez dire que tout ça n'a aucun sens ? s'étrangla Fresnet, comme quelqu'un qui vient de rater son train ou la chance de sa vie.

— Mais pourquoi voulez-vous que ça en ait ? répondit la fille en s'engageant sur le passage piéton dans un éclat de rire aveuglant.

Elle n'était certes pas aussi belle que prévu, mais Fresnet la trouvait quand même toujours à son goût et, en dépit de ce fourgon de livraison qui l'expédiait maintenant dans les airs, cette apparition semblait encore dire quelque chose comme : « la vie est une farce, pauvre con ! »

#Tonton Bob

Ziggy Kaïros

Vous n'êtes pas sans connaître l'existence d'intermèdes diaboliques dans le Réseau. Des trous noirs aux contours flous. Des grandes oreilles d'espion. Des noces impures entre lutteurs sous pseudonyme. Des nombres maudits, cachés, désincarnés, comme autant de lettres d'amour adressées à mon encontre par l'intermédiaire d'outils statistiques de connexion : *rasée contre son gré - comment bander dans son slip - la fureur d'une sodomie non prévue - cherche zones de pisseuses japonaises radioactives...* Entre autres phénomènes crypto-sociaux je songe également à ces photos de sexes que l'on m'envoie par messagerie privée. Bites-trophées. Queues-d'argent. Chibres-sceptres-de-serpents sans visages tenus par des mains d'hommes incapables de s'abstenir de cliquer branler fouiller surveiller gâcher et calomnier. Dans ce puits sans fond d'informations anonymes projetées à la vitesse de la lumière sur mon écran plat – dans cette nuit rose pâle de la conscience – c'est ici – dans une banlieue du web – qu'un miracle survint : un petit mot doux sur mon écran : JAIME QUAND TU TE BRANLES FACE WEBCAM. En première lecture le désir me frappa comme un poids lourd sur le bord de l'autoroute. Je l'attendais depuis des années. D'un passé où la passion s'écrivait sur les murs des toilettes. Réseaux clandestins de « 06 » tracés au marqueur et d'appels

paniques au coeur de la nuit. Conversations distantes de princes et princesses déchus. Mon ventre se déchaîna avec la même fougue qu'en cet autre temps avant même de songer à l'origine de l'attaque. JAIME QUAND TU TE BRANLES FACE WEBCAM. Signé TTB dans un coin de l'image. Nom de code ? Abréviation ? Message crypté ? *T'es Trop Bonne ? T'as Trop Bu ? Trois Trous Bouchés ?* Entre autres références à mes performances sexuelles il m'était plus simple de ranger l'auteur de cette intrusion sous le régime de la terreur. Plus précisément sous le blase de Tonton Bob. Un moyen comme un autre de détourner l'attention vers une question concrète. Une requête : il pourrait tout aussi bien s'agir d'un Norvégien aux maxillaires dilatées que de mon voisin autiste amateur de mots-croisés. Ce pourrait être un amateur de BDSM sans dieu ni maître ou un pornocrate de la pire espèce. Un dangereux révolutionnaire ou l'un de ces magiciens capables d'accélérer la chute du monde. Qui est Tonton Bob ? C'est ce que j'ai tenté de savoir en provoquant sa réaction à coup de hashtags sur Twitter. Mais #TontonBob ne répond pas. #TontonBob n'envoie pas de photos de sa bite par MP : il préfère *cracker* ton mot de passe non sécurisé. #TontonBob ne veut pas de ton 06 : il possède déjà un accès direct à ton entrecuisse. #TontonBob ne te demande pas ton avis : il ne croit qu'en la parole des converties. #TontonBob ne participe jamais au carnaval : il se connecte en direct à l'antéchrist sur le plan astral. #TontonBob ne se considère pas comme un entrepreneur honnête : il serait le gestionnaire du site porno le plus controversé de la planète. #TontonBob : le plus aphrodisiaque des hackers / un pirate / un télépathe / un acrobate de la bite / l'équivalent d'une magicienne qui lirait l'avenir dans les cartes de crédit. Un petit mot doux pour chacun, pour chacune, un message en lettres noires fluo sur votre image-miroir. Rien à quoi s'accrocher. Pas même la honte. Rien

d'autre qu'une série de bouteilles de vodka lancées dans l'une de ces mers asséchées de l'autre côté du globe terrestre. #TontonBob ne s'ennuie d'aucune considération morale : intraitable à l'oral comme à l'anal. #TontonBob n'a qu'une seule religion : toute sa foi porte sur la fellation. #TontonBob ne se soucie pas de formalisme éthique : même les princesses lui filent la trique. #TontonBob n'est pas un homme au foyer comme les autres : chez lui le ménage se fait en petite culotte. #TontonBob se retrouve partout où il est possible de se planquer sur internet : dans les coms' de ton blog – dans les cookies de ton navigateur – dans ta liste de *followers* – dans tes matchs les plus *chelous* sur Tinder – dans ton ordinateur, consultant tes emails, se paluchant derrière l'œil-soleil de ta webcam. J'attendais une mission. Un ordre. Une correspondance. Par gestes interposés. Quelque chose. Question. Réponse. Question. Un mot. Une action. Glisser ma main dans mon jean ou un doigt d'honneur à sens unique dans le silence de l'image. Je devais me faire à l'idée que #TontonBob n'est pas friand de métaphore : quand il vous fait grimper aux rideaux c'est toujours sans vous demander votre accord. #TontonBob ne répond pas : il est pris dans une interminable partie de OUIJA. #TontonBob rêve d'apocalypse et de comètes : il compte n'en faire qu'à sa tête. #TontonBob donne le change aux policiers : par la combinaison scandaleuse d'une camgirl en plein spleen et d'une cathédrale de fichiers suspects. #TontonBob ne fera pas de vieux os : le whisky et les cocktails à base de drogues dures l'emporteront bien assez tôt. #TontonBob, mort ou vif, c'est toi, c'est moi, ce sont toutes les ombres qui s'agitent dans la mare de mes fantasmes. Dans le bonheur acerbe de se savoir reconnue à sa juste valeur. Devenir îcone-magma-langue d'une de ces nouvelles religions que d'obsessionnelles femmes au foyer improvisent dans leurs caves. Des femmes-mamans-putains-

salopes meurtries par les névroses offertes à toutes les pulsions les vexations les persécutions les interdictions les mortifications les infinies répétitions d'une parfaite extase de Sainte Thérèse dans un pornodrome suburbain. Série de gestes simples au néon que l'on accomplit sans s'en rendre compte : comme se masturber devant l'écran de contrôle d'une vidéo en circuit interne à destination de quelque assemblée de prophètes, saints, déesses, thuriféraires, hérétiques, adeptes, bourreaux, sans oublier leur cohorte d'anti-papes et de contre-initiateurs aux idées bien arrêtées sur la question. Une église où #TontonBob occuperait tous les postes en attendant de nous offrir la révélation des révélations. Une explication de texte à l'échelle cosmique. Un pied de nez à la complexité de la théorie quantique. Un message unique sur tous les répondeurs de la planète : *Bip bip bip ma belle, c'est Tonton Bob à l'appareil, merci de noter que te comporter comme une fidèle hystérique ne fera jamais de toi une parano héroïque…*

Dresde

Christophe Siébert

— Si tu passes cette porte, ça n’est plus la peine de revenir.

Quand elle m’a sorti cette phrase éculée, ce stéréotype si con que je ne pensais pas l’entendre un jour pour de vrai, prononcé dans la vie réelle par un être humain authentique, le sens du ridicule a été le plus fort et pendant une minute, disons deux – le temps de franchir le fameux seuil, de descendre l’escalier et de quitter l’immeuble – je n’ai pas été triste. Ensuite, bien sûr, c’est revenu. Je me suis tourné vers la fenêtre, je n’aurais pas dû : Christelle n’y était pas. Ni pour me dire de remonter, ni pour me jeter à la gueule un sac plein d’affaires. Les deux s’étaient déjà produits, nous avions eu notre lot de larmes, de cris, de voisins excédés et de flics intervenant pour tapage nocturne, tous ça nous l’avions eu, c’était une belle histoire mais elle était finie. Au-delà de la tristesse qui me tordait le ventre, j’étais soulagé.

J’en avais marre des dingues. Et j’avais beau me dire la même chose à chaque rupture, ça ne changeait rien : invariablement, trois jours ou six mois après, je retombais sur une cinglée. Immanquablement. Merveilleuse, magnifique, incroyable, vivante comme c’est pas permis, tout le contraire de ces femmes grises et tièdes que tu croises à longueur de journée, une qui sort vraiment du lot, lumineuse, mais folle, folle à lier. Et qui allait me mener la vie

dure jusqu'à ce que je n'en puisse plus et que je foute le camp, encore une fois, avec le cœur brisé – stéréotype pour stéréotype, après tout...

J'étais ce gars qui, lorsqu'il se penche dans un champ pour cueillir un trèfle à quatre feuilles, se fait piétiner par un taureau, écraser par un tracteur ou tout bêtement foudroyer. Dans mon genre j'étais un type chanceux : des trèfles à quatre feuilles, il suffisait que je baisse les yeux pour en trouver tous les trois mètres.

Voilà le style de conneries que je me racontais en marchant à trois heures du matin le long de l'avenue déserte, bordée de terrains vagues et de HLM et qui s'étendait devant moi en pente douce pendant un peu plus de deux kilomètres, jusqu'au centre-ville. Je n'avais pas vraiment d'endroit où aller. En un an et demi, je ne m'étais pas fait d'ami dans cette ville. Je ne sortais jamais de chez elle, nous avions mieux à faire : baiser, picoler, nous engueuler. Je m'y étais installé sur un coup de tête et j'en étais parti une bonne douzaine de fois, sans jamais aller nulle part. J'étais toujours revenu mais cette fois, non, c'était terminé. Pas la peine de ressasser les bons et les mauvais moments.

J'avais une carte bleue et quelques centaines d'euros sur mon compte, de quoi d'autre avais-je besoin ?

— Tu es libre, pauvre con, j'ai dit à la cantonade.

J'ai regardé un peu le ciel, eu quelques élans métaphysiques et envie de boire un coup. Mais le premier bar était à une demi-heure de marche et sans doute fermé.

Quand la voiture s'est arrêtée alors que je faisais pas de stop, j'ai été surpris. Une grosse bagnole, au moteur qui faisait dans la nuit silencieuse comme un bruit d'animal attentif et puissant.

La vitre a glissé à l'intérieur de la portière en chuintant. Je me suis penché pour voir qui conduisait. C'était un type d'aspect assez massif, à la peau mate. L'odeur de son parfum emplissait l'habitacle au point

de venir jusqu'à mes narines.

— Vous allez où ? il demandé.

— J'en sais rien.

Ça l'a fait sourire.

— Vous avez du pot, il a répondu. Moi, ça fait vingt ans que ça ne m'est pas arrivé, un truc pareil.

— De pas savoir où vous allez ?

— Tout juste. Vous montez ?

— Vous allez où ?

— À Moscou.

— C'est pas la porte d'à côté !

Il s'est penché pour ouvrir la portière côté passager. J'ai grimpé dans la voiture. C'est comme ça que ça a commencé.

— Vous n'avez pas d'affaires ?

— Non.

— Vous venez d'où ?

J'ai fait un geste vague désignant des immeubles hors de vue, ou bien la lune, ou bien rien du tout.

— Je viens de me disputer avec ma copine. J'avais envie de boire un coup. Je pensais aussi essayer de trouver un hôtel. Enfin, je me suis pas disputé. On s'est séparés. Cette fois-ci c'est la bonne.

— Désolé.

— C'est comme ça. Et vous, qu'est-ce que vous allez faire, en Russie ?

— Je vis là-bas. Là, j'étais de passage dans la région, pour rendre visite à ma famille. Si vous voulez boire un coup, il y a de quoi là-dedans, servez-vous.

D'un mouvement de menton, il a désigné un sac de voyage en cuir noir, déposé sur la banquette arrière. Je me suis contorsionné pour

l'ouvrir et en tirer une bouteille de whisky, exactement ce qu'il me fallait. J'ai dévissé le bouchon au moment où nous nous engagions sur l'autoroute.

— Vous m'embarquez en Russie ? j'ai dit, après avoir pris une rasade.

— Pourquoi pas ? Vous avez quelque chose contre ?

— Non. Là-bas ou ailleurs. Il me faut des vacances, de toute façon.

Je lui ai tendu la bouteille en souriant.

Nous avons roulé et bavardé. À un moment, le soleil s'est levé, nous l'avions pile en face, ça nous faisait plisser les yeux et j'ai bu les dernières gouttes. L'ambiance n'était pas mauvaise. Il aurait fallu que je m'étire, et sans doute que je dorme un peu, mais cette tension qui accompagne les nuits blanches était bonne à prendre elle aussi, elle faisait partie de l'atmosphère. Vers huit heures, nous avons bu des cafés sur une aire d'autoroute près de Paris.

J'en savais un peu plus sur lui. Il s'appelait Mathieu, il était veuf et en Russie possédait un garage. Désormais il ne s'occupait plus de mécanique mais se contentait de tenir à l'œil ses employés et de jouer au comptable. Il s'était installé en Russie pour suivre sa femme et quand elle était morte, il y a cinq ans, il avait décidé qu'il était davantage chez lui en Russie qu'en France, et il était resté.

Il avait quarante ans, nous avions le même âge sauf que moi je n'avais ni appartement ni grosse voiture, même pas le permis, et qu'au lieu d'avoir un vrai métier je traduisais des romans à l'eau de rose écrits par des vieilles cathos à moitié gâteuses à destination d'un public de midinettes.

J'ai dormi un bon moment. Quand je me suis réveillé nous étions à la frontière allemande et il a fallu que je tende mon passeport à un type en uniforme. Je me suis senti nauséeux et me suis demandé ce que je

foutais là. J'avais froid. Christelle me manquait. J'ai voulu lui téléphoner mais je ne captais pas à l'étranger. Tant mieux. J'ai contemplé mon téléphone avec dégoût et l'ai remis dans ma poche.

— Cette nuit, on dort à l'hôtel, a dit Mathieu.

J'ai acquiescé. Je me suis demandé si je n'allais pas prendre le premier train et retourner en France. Dans ces banlieues industrielles que nous traversions à 140 km/h sous un ciel gris béton et dans une lumière douteuse de fin de journée, l'idée d'aller passer quelques jours en Russie ne paraissait plus si évidente. Tout ça allait se terminer comme d'habitude, chez ma sœur, à jouer aux cartes avec elle et mon beau-frère en racontant des âneries.

Nous avons pris deux chambre dans un hôtel sans personnalité de la banlieue de Dresde. Avant d'aller nous coucher, et après avoir bouffé au resto de l'hôtel, encore plus sordide et déprimant que s'il avait été construit exprès pour servir de décor à un film glauque sur l'après-guerre, nous avons décidé de choper une bouteille de vodka et de se la boire tranquillement dans une des chambres.

Nous en étions là, assis côte-à-côte sur le lit étroit, en train d'essayer de trouver un sujet de conversation sous la lumière crue du plafonnier, la bouteille à moitié séchée, quand Mathieu s'est penché vers moi et m'a embrassé. À ma grande surprise, je ne me suis pas dégagé et je lui ai rendu son baiser. Pourquoi avais-je envie précisément de ça, en cet instant précis ? Aucune idée. Mais sentir sa langue dans ma bouche chercher ma langue avec maladresse, et son haleine chargée d'alcool venir à la rencontre de la mienne, sentir sa queue bandée contre ma cuisse et bander moi-même, c'était ça qu'il me fallait, ça ne faisait aucun doute.

Nous nous sommes déshabillés en nous embrassant, nos gestes rendus brusques par l'excitation et la timidité.

Je n'avais jamais touché d'autre bite que la mienne. J'ai trouvé la sienne épaisse, la peau douce. Je l'ai branlé comme j'ai pu, en prenant de l'assurance au fur et à mesure. J'ai regardé attentivement son visage, l'expression de sa bouche, j'ai écouté les variations de sa respiration, de ses grognements. Lui, il avait les yeux fermés. À quoi pensait-il ? Étais-je pareil quand je me faisais branler par une femme, le même visage ? Il m'a caressé le ventre et les fesses tandis que je le masturbais, j'avais la queue raide mais il ne la touchait pas, et quand son plaisir est monté il a tout abandonné pour me serrer dans ses bras en gémissant, c'était doux et presque enfantin. Je l'ai fait jouir sur mon ventre, en frottant son gland contre ma peau tandis qu'il éjaculait. C'était la première fois qu'un autre sperme que le mien me giclait dessus. J'ai senti son cœur battre contre ma poitrine. Je me suis serré plus fort contre lui, frottant ma queue lubrifiée par son sperme sur son ventre, jusqu'à jouir moi aussi. Nous étions souffle court et accrochés l'un à l'autre comme si la moindre interférence risquait de rompre le charme. Nous nous sommes embrassés beaucoup, muets, sans temps mort, nous n'avons même pas osé éteindre le plafonnier dégueulasse. Il m'a branlé et caressé les couilles, et bientôt l'excitation est revenue, d'abord pour lui et ensuite pour moi. Il m'a embrassé et léché la nuque, le dos, les cuisses, les fesses. Il avait l'air de prendre beaucoup de plaisir à découvrir le corps d'un autre homme et moi j'aimais de plus en plus ses manières à la fois hésitantes et passionnées. Il m'a doigté le cul, l'humectant de beaucoup de salive. Il s'y est d'abord mal pris et puis c'est devenu très bon, très doux, et quand il a enfoncé sa queue je n'ai pas pu m'empêcher de pousser un cri de plaisir. Il pesait sur moi de tout son poids, ses bras enserraient mes hanches, son souffle grave dans mon oreille. Je me suis branlé tandis qu'il m'enculait, frottant ma queue contre la paume de ma main, et nous

avons joui en même temps. Il est resté dans mon cul un long moment. Son sexe a dégonflé en moi. C'était une sensation indescriptible.

Nous sommes restés collés l'un à l'autre pendant cinq, dix minutes ; nous nous bercions doucement, sans rien dire. J'avais les yeux fermés. Je crois que lui aussi.

Puis il s'est détaché de moi et il est allé dans sa chambre, sans un mot.

J'ai pensé que j'allais passer une nuit bizarre, à me tourner dans tous les sens dans les draps humides sans trouver le sommeil, et c'est tout le contraire qui s'est produit. J'ai dormi comme un caillou au fond d'une rivière.

Au matin, je me suis demandé comment la suite allait se passer. Il avait trouvé la manière la plus simple de répondre à cette question : en foutant le camp sans moi.

J'ai pris un petit déjeuner morose, et un bus jusqu'au centre-ville. J'ai erré un peu dans des rues très belles que des touristes prenaient en photo, j'ai visité la Frauenkirche et un peu pleuré, sans savoir si c'était à cause de Christelle, de Mathieu ou d'un dégoût général et informe.

Je suis resté quelques jours en Allemagne et puis j'ai pris un train pour me ramener en France. Sitôt la frontière passée, une poignée de textos, qui m'avaient été envoyés alors que mon téléphone ne captait pas, m'ont assailli. Christelle m'informait qu'elle avait foutu mes affaires à la poubelle et qu'elle avait changé les serrures. Ma sœur me disait qu'elle était au courant et que si je voulais passer la voir quelques jours, ce serait avec plaisir. Et Mathieu m'avait envoyé un long message dans lequel il s'excusait. Il n'avait jamais fait ça avec un homme, avait pris peur et préféré fuir mais s'en voulait, d'ailleurs il était revenu à l'hôtel une heure après mais je n'y étais déjà plus et il n'avait pas réussi à me retrouver. Il concluait en me disant qu'il

aimerait bien me revoir, et m'indiquait son adresse à Moscou ainsi que son compte Facebook.

Une heure après avoir lu ça, je sortais de la gare de la Part-Dieu. J'avais choisi Lyon au pif et c'est suivant la même méthode que je me suis promené dans les rues de la ville.

Je me suis trouvé à un moment sur les berges du Rhône – ou de la Saône, j'en sais rien. Mon téléphone a vibré. C'était Mathieu. J'étais amoureux de lui, et lui de moi, c'était évident. Sans trop réfléchir, au lieu de décrocher, j'ai lancé mon téléphone droit devant moi, bien à plat, comme un galet. Avant de couler à pic dans le fleuve, il a fait deux brefs ricochets.

Les auteurs :

Fabrice Décamps

Né en 1973, en région parisienne, Fabrice Décamps vit près de Nantes. Saisonnier dans la vigne, il a toujours eu le goût de l'écriture, mais s'y consacre plus sérieusement depuis 2003, de manière intense en période estivale. Friand d'ambiances fantastiques, il aime aussi le mélange des genres et les histoires à triple fond.

https://decampsblog.wordpress.com

Xavier Bonnin

Oscille entre les mathématiques qu'il enseigne, le cinéma et l'écriture.

Prix du meilleur scénario au Festival de Brive en 2012 pour le projet « Bleu, Blanc, Rouge ».

Réalise son premier court métrage « La Fugue » en 2013 produit par le G.R.E.C.

Fictions radiophoniques entre 2012 et 2013 pour l'émission *Nuit Noire*s sur France Inter.

Participe régulièrement à *Squeeze*, quelques articles également publiés également ici et là (*Dissonances*, *l'Ampoule*, ...).

Termine en indépendant son premier moyen métrage « Le Ciel est peut-être moins haut ce soir » avec Odja LLorca et Israël Lafram.

Antonin Crenn

Antonin Crenn a 29 ans. Il vit à Paris. Son premier livre est une nouvelle : *Passerage des décombres*, paru aux éditions Lunatique en 2017. Il a publié d'autres nouvelles dans les revues *La femelle du requin, La piscine, Papier Machine, Rue Saint-Ambroise, L'ampoule* et *Le cafard hérétique*. Quelques textes sont lisibles sur son blog *http://textes.antonincrenn.com/*.

Witold Bolik

Spécialiste en rien, spiraliste en tout, Witold Bolik écrit de la musique et joue des textes. Il a conquis Broadway (en trois actes et douze pop-songs), lutté contre le stress du travail qui tue l'être humain (avec Bolik), renouvelé sempiternellement ses adieux à la paranoïa (avec Tact), participé à des tas d'assemblages (du plus bel effet), à quelques revues sorties ou non (deux et demie), et écroue/jouit de temps à autres sur le webzine *adecouvrirabsolument*. Il ne détesterait pas publier un livre un jour, car ça lui paraît une des manières les plus honorables, sinon faciles, de perdre son temps, ne pas gagner d'argent et se disputer avec tout le monde.
http://simplicisme.blogspot.fr/

Henri Ansbert

Henri Ansbert est né en 65, a croisé les livres de Bukowski et Fante au milieu des *eighties*, a essayé d'écrire à l'époque, a vécu en Afrique de l'Est, a fait du surf avant de s'exploser les genoux, a produit et réalisé des émissions de radio, a milité ici et là, et a enseigné à de nombreux gamins et adultes. Bien des années plus tard, il continue à enseigner, a repris l'écriture, s'est mis à la *surf guitar* sous le pseudo de Professor LongBoard et s'est décidé à enfin envoyer ses textes aux revues les

plus décalées.

Le Golvan

Ecrit avec ses mains de la littérature exclusivement : *Dachau Arbamafra* (Les doigts dans la prose), *Reste l'été* (Flammarion), T*ARAVANA* (L'Echappée Belle), *Alyah* (Alna), *Psaume des psaumes* (La Sirène étoilée), *Bérânasî* (SIPAYAT), *Luminol's Band* (Aconitum) et, en 2017, *Daghailchḭḭh* (SIPAYAT).
Lit avec ses yeux ou ses oreilles. Ferme sa bouche s'il n'a rien à dire.
http://nicolas-legolvan.iggybook.com/fr/
https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Nicolas_Le_Golvan

Murièle Modély

Murièle Modély est née à Saint-Denis (île de la Réunion), vit à Toulouse, écrit de la poésie. Participe à des revues papier ou numérique. A publié quelques recueils de poésie : *Penser maillée* (2012) et *Je te vois* (2014) aux éditions du Cygne, *Rester debout au milieu du trottoir* (2014) aux éditions Contre Ciel, et le dernier en date *Feu de tout bois, Délit buissonnier n°1*, tiré à part de la revue Nouveaux Délits.
Son blog : *https://l-oeil-bande.blogspot.fr/*

Arnault Destal

Né au début de la fin des années 70 à Paris, il a chroniqué dans diverses revues littéraires et a cofondé le groupe de post-punk VARSOVIE, en 2005 à Grenoble, en tant qu'auteur, compositeur et batteur. Il écrirait aussi des nouvelles.
https://www.facebook.com/varsovie.propaganda

Ziggy Kaïros

Ancienne sexcameuse, autrice de textes érotico-pornos, Ziggy Kaïros est ta copine outrageuse et outrancière à qui tu racontes tous tes secrets... c'est ce que dit sa bio. En vrai, elle est bien pire que ça !

http://ziggy-kairos.fr

Christophe Siébert

Né en 1974. fondateur du collectif Konsstrukt en 1998, publié depuis 2007 par La musardine, Numériklivres, Rivière blanche, Gros textes, Camion noir...

Ours

Rendez-vous à l'été 2017 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-13-1

Dépôt légal : Mai 2017

Avec le soutien de la Région Occitanie

1 Alcool distillé de bananes.

2 Région située au sud-ouest de l'Ouganda, proche du Rwanda et du Zaïre (aujourd'hui RDC).

3 Minibus.

4 Parcelle.

5 Nids de poule.

6 J. Dutronc / J. Lanzmann.

7 Littéralement, il rentre à la maison, en swahili.

8 G. Shelton.